



HAL
open science

De l'araméen en grec

Jean-Baptiste Yon

► **To cite this version:**

Jean-Baptiste Yon. De l'araméen en grec. Mélanges de l'Université Saint-Joseph, 2007, 60 (Mélanges en l'honneur de Jean-Paul Rey-Coquais), pp.381-429. hal-04447786

HAL Id: hal-04447786

<https://cnrs.hal.science/hal-04447786v1>

Submitted on 14 Feb 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

De l'araméen en grec¹

Jean-Baptiste YON

Si l'emploi de mots grecs ou latins dans les langues sémitiques du Proche-Orient est bien attesté et relativement bien étudié (par exemple pour le syriaque ou le palmyrénien, deux dialectes de l'araméen²), le phénomène inverse, certes moins fréquent, a peu attiré l'attention. Dans l'étude qui suit, sans prétendre à l'exhaustivité, on trouvera une liste de mots et d'expressions qui ont été interprétés à tort ou à raison comme de l'araméen transcrit en grec. Il est évident à la lecture des publications que bien souvent des erreurs ou des difficultés de lecture ont conduit l'un ou l'autre à donner une explication par l'araméen pour des textes mal compris. Si certains cas sont clairs, d'autres sont donc à considérer avec prudence³.

Néanmoins les cas indubitables sont suffisamment nombreux pour permettre d'en tirer quelques conclusions sur l'usage de ces transcriptions par les populations hellénisées de l'Orient romain. Il est clair aussi qu'un dépouillement systématique de l'épigraphie grecque (et latine sans doute) du monde gréco-romain conduirait à d'autres découvertes. Quelques exemples de mots (ou même de textes) phénico-puniques, arabes ou bien hébreux dans l'épigraphie gréco-latine pourront servir à éclairer ces phénomènes de mélange de codes scripturaires et d'imbrication de langues.

¹ Julien Aliquot, Richard Bouchon, Pierre-Louis Gatier, Isabelle Pernin et Georges Rougemont ont relu des versions préliminaires de ce texte. Il doit beaucoup à leur acribie. Ils m'ont fourni d'innombrables références et évité autant d'erreurs. Qu'ils en soient remerciés.

² Pour le syriaque, voir par exemple BROCK S. P. (1975), « Some Aspects of Greek Words in Syriac », in DIETRICH A. (éd.), *Synkretismus im syrisch-persischen Kulturgebiet*, Vandenhoeck & Ruprecht, Göttingen, p. 80-108 et dernièrement TAYLOR D. K. (2002), « Bilingualism and Diglossia in Late Antique Syria and Mesopotamia », in ADAMS J. N., JANSE M. et SWAIN S. (éds.), *Bilingualism in Ancient Society. Language Contact and the Written Text*, Oxford University Press, Oxford, p. 326-330 (avec la bibliographie antérieure). Pour le palmyrénien, les grammaires de CANTINEAU J. (1935), *Grammaire du palmyrénien épigraphique*, Imprimerie de l'Institut Français d'Archéologie Orientale, Le Caire, et de ROSENTHAL Fr. (1936), *Die Sprache der palmyrenischen Inschriften*, J. C. Hinrichs, Leipzig, contiennent des listes de noms appartenant à cette catégorie.

³ Pour cette raison, on précisera si des photos, ou des fac-similés, peuvent permettre de contrôler les lectures.

On distinguera deux cas principaux : il arrive qu'on utilise un mot étranger, soit parce que sa signification est très particulière et donc irréductible à toute adaptation, soit parce qu'il est intégré dans le vocabulaire courant, et qu'il n'est donc pratiquement pas senti comme étranger. Il s'agit donc du cas banal des mots d'emprunts dont on trouverait des exemples à toutes les époques, dans toutes les langues (points I à V). D'autres exemples (moins nombreux au Proche-Orient) sont le signe d'un phénomène différent : ils montrent que certains locuteurs de l'araméen ne devaient pas être alphabétisés dans cette langue et utilisaient donc l'alphabet grec dans les rares cas où ils avaient à écrire⁴.

Ces phénomènes d'emprunts lexicaux, plus généralement de bilinguisme et de contacts entre langues, ont été l'objet d'études récentes. On peut renvoyer par exemple à l'ouvrage de J. N. Adams⁵, qui ne traite pas seulement des rapports du latin avec les autres langues parlées et écrites dans l'Empire, mais tient aussi compte de la place du grec par rapport aux autres langues. On peut emprunter à cet auteur (qui n'en est pas l'inventeur, mais les expose de manière commode) les notions de *code-switching* et d'interférence. La différence tient à l'intention du locuteur. S'agit-il d'une volonté délibérée d'utiliser au sein d'un discours grec un mot araméen, ou bien d'un retour involontaire de l'araméen ? Si la différence entre les deux est pertinente dans le cas d'un discours oral, le problème se pose différemment pour des inscriptions, qui peuvent être en elles-mêmes une déclaration de statut social ; les graffitis (à Doura Europos par exemple) constituent une catégorie à part, à mi-chemin, pourrait-on dire, entre écrit et oral.

Au moins dans les textes littéraires, l'emploi de termes translittérés peut constituer ce qu'on appelle parfois « effet de réel ». Cela est particulièrement vrai pour un des exemples les plus célèbres, l'utilisation de la langue punique par Plaute, pour l'un de ses personnages⁶. Les mots araméens mis dans la bouche du Christ dans le Nouveau Testament sont un autre exemple de ce même procédé⁷.

⁴ Voir la dernière partie de cette étude ; ADAMS J. N. (2003), *Bilingualism and the Latin Language*, Cambridge University Press, Cambridge, p. 231 : « as we have abundantly seen, transliteration is a feature of bilingual communities in which there is only partial literacy ». *Infra* pour des exemples d'araméen transcrit en grec à Doura Europos. Cette pratique est bien attestée pour le punique écrit en caractères grecs ou latins. On verra que l'akkadien, le sumérien ou l'égyptien ont aussi été parfois écrits avec l'alphabet grec.

⁵ ADAMS, *Bilingualism*.

⁶ *Poenulus*, v. 930-949. Voir SZNYCER M. (1967), *Les passages puniques en transcription latine dans le « Poenulus » de Plaute*, (Études et commentaires, 65) Klincksieck, Paris, ainsi que VATTIONI Fr. (1976), « Glosse puniche », *Augustinianum* 16, p. 507-516.

⁷ Bilan récent sur l'araméen dans le Nouveau Testament (BERNARD-MARIE F. [1999], *La langue de Jésus. L'araméen dans le Nouveau Testament*, P. Téqui, Paris, p. 29-44) : Ταλιθα κουμ : « Fillette, lève-toi ! » (Mc 5, 41) ; Ελωι Ελωι, λεμα σαβαχθανι : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » (Mc 15, 34) ; Μαραν αθα : « Notre Seigneur est venu » (1 Co 16,22) (on peut comprendre aussi l'impératif :

On signalera enfin le fait que les exemples étudiés dans ce qui suit appartiennent évidemment au vocabulaire commun. Les noms propres (anthroponymes, toponymes) relèvent d'un autre type d'études⁸.

I. EXEMPLES LITTÉRAIRES ET PAPHYROLOGIQUES

Les exemples choisis ici seront principalement tirés de l'épigraphie proche-orientale, mais il peut être utile de commencer par un texte littéraire, puis par les attestations

« viens ! » ; Εφφαθα : « Ouvre-toi ! » (Mc 7, 34) ; Ρακα : « crachat » (Mt 5, 22) ; Ραββουσι : « (mon) grand maître » (Mc 10, 51 ; Jn 20, 16) ; Κορβανας : « offrande, sacrifice » (Mt 27, 6 ; cf. Mc 7, 11) ; Ἀκελδαμαχ : « le champ du sang » (Ac 1, 19 glosé τουτ' ἔστιν χωρίον αἵματος ; cf. Mt 27, 8-10) ; Πασχα : « passage » (Pâques) (Mt 26, 18). De même la *Septante* transcrit des mots hébreux ou araméens, comme le fait aussi Flavius Josèphe (par exemple *Antiquités juives* V 323-324, pour les mots μαρά et ναάμις : σημαίνει δὲ καθ' Ἑβραίων γλῶτταν ναάμις μὲν εὐτυχίαν, μαρὰ δὲ ὀδύνην) ou encore Philon (*In Flaccum*, 39 : Μαριν ... οὕτως δὲ φασὶ τὸν κύριον ὀνομάζεσθαι παρὰ Σύροις). Les auteurs chrétiens citent souvent des mots hébreux (plus rarement araméens), mais translittèrent peu souvent des phrases complètes. L'exception la plus connue est bien entendu Origène qui dans les *Hexaples* translittère systématiquement la Bible hébraïque (FIELD Fr. [éd.] [1964], *Origenis Hexaplorum : quae supersunt siue veterum interpretum Graecorum in Totum Vetus Testamentum Fragmenta*, 2 vol., Olms, Hildesheim). On en trouve également quelques exemples chez Épiphane de Salamine, *De mensuris et ponderibus*, comme par exemple, cette citation des *Psaumes* : Ἐν τῷ ἑκατοστῷ τεσσαρακοστῷ ψαλμῷ ἔκειτο ἐν τῷ ἑβραϊκῷ οὕτω « Ἀδωναί : ἐλάχ καρθὶ ἰσμαήλ ἰεββητὰ ἀκόλ », ἃ ἔστιν ἐρμηνευόμενα « Κύριε ἐκέκραξα πρὸς σέ, εἰσάκουσόν μου· πρόσχευ τῆ φωνῆ » (« Dans le psaume 140, on a en hébreu : “Adōnai, elach karithi ismaēl iebbēta akōl”, ce qui est traduit “Seigneur, j’ai crié vers toi, écoute-moi, prête l’oreille à ma voix” », l. 161-164 du texte grec dans MOUTSOULAS E. [1973], « Τὸ Περὶ μέτρων καὶ σταθμῶν ἔργον Ἐπιφανίου τοῦ Σαλαμίνοιο, Θεολογία 44, p. 157-198 ; autre exemple [citation de *Genèse* 5.5], l. 23-24 dans MOUTSOULAS, « Τὸ Περὶ μέτρων καὶ σταθμῶν »). Le grec correspond au texte de la *Septante*. Pour les transcriptions de l'hébreu en grec et aussi en latin (surtout d'après Jérôme), voir par exemple SPERBER A. (1937-1938), « Hebrew Based upon Greek and Latin Transliterations », *Hebrew Union College Annual* 12-13, p. 103-274.

⁸ Certes, pour notre connaissance des langues vernaculaires, la rareté des noms communs transcrits est en partie compensée par la conservation des noms propres, qui permettent en particulier de connaître la vocalisation des verbes et mots sémitiques utilisés dans l'onomastique. Même si des équivalents étaient parfois employés, pour les théonymes, les anthroponymes et les toponymes, ceux-ci sont pourtant généralement transcrits, à plus forte raison dans les régions les moins romanisées ou hellénisées. On n'en prendra ici qu'un seul exemple, voir MOWRY L. (1953), « A Greek Inscription at Jathum in Transjordan », *BASOR* 132, p. 34-42 (*Bull. ép.* 1955, 248 et MILIK J.T. [1972], *Dédicaces faites par des dieux*, [BAH, 92] Librairie orientaliste Paul Geuthner, Paris, p. 59) : on lirait à la fin de l'inscription ἐγγυρὸς τόπω λεγομ[έ]νω Σιουα[τ] Αβγαρ[ου] : les deux derniers mots sont interprétés comme un toponyme tiré de l'araméen (syriaque ʿwāyā « tumulus »), donc « tumulus d'Abgar » : la photo de la publication originale est malheureusement illisible et ne permet pas de décider de la justesse de cette interprétation. Au début de la période hellénistique le mot *byrt'* (« forteresse ») est transcrit dans un toponyme : Βίρτα τῆς Ἀμμαντιδος (*P. Cairo Zen.* I, 59003). De même, on laissera de côté ici les termes sémitiques intégrés depuis longtemps dans la langue grecque courante et dont l'origine ne devait plus apparaître aux locuteurs de la *koinè*. Voir sur ces mots, MASSON É. (1967), *Recherches sur les plus anciens emprunts sémitiques en grec*, (Études et commentaires, 67) Klincksieck, Paris. Enfin, les textes magiques, sujet d'étude à part entière, n'ont pas été pris en compte ici : voir une liste alphabétique des *voces magicae* (avec les différentes propositions étymologiques) aux p. 3576-3603 de l'article de BRASHEAR W. M. (1995), « The Greek Magical Papyri: An Introduction and Survey. Annotated Bibliography (1928-1994) », *ANRW* II 18-5, p. 3380-3684.

d'emprunts fournis par les papyri et parchemins découverts dans la région, illustrant quelques cas particuliers.

Un des exemples les plus célèbres de l'emploi de noms communs araméens en grec est fourni par un poème de Méléagre de Gadara :

Anthologie grecque VII, 419, 7-8

Ἄλλ' εἰ μὲν Σύρος ἐσσί, σαλαμ, εἰ δ' οὖν σύ γε Φοῖνιξ
 Αὐδονίς, εἰ δ' Ἑλλήν, Χαῖρε, τὸ δ' αὐτὸ φράσον.
Si tu es syrien, salam !, si tu es phénicien, audonis !, si tu es grec,
chairè ! ; et dis la même chose, toi aussi !

La position de Gadara, proche du royaume nabatéen, mais dans une région dont la population araméenne n'employait pas nécessairement elle-même le dialecte nabatéen à proprement parler, ne permet pas de savoir dans quel dialecte le Syrien cité par Méléagre (Σύρος) était censé dire Σαλαμ⁹. Il est dommage également que la tradition manuscrite ne permette pas de savoir quel était le terme équivalent en phénicien¹⁰. Peut-être ne faut-il pas y voir seulement un rappel des diverses formules funéraires usitées dans les cités habitées par Méléagre au cours de sa vie (Gadara, Tyr, Cos enfin), mais plus simplement des formules de salut. Cette concession à l'exotisme, à la couleur locale, mais aussi ce rappel explicite des origines et de la carrière de Méléagre, sont des manifestations relativement rares dans la littérature grecque (voir *supra* pour le Nouveau Testament).

Archives de Babatha et de Salomé Komaisè

Les archives de Babatha et de Salomé Komaisè contiennent des documents provenant de Judée et datant du II^e siècle de notre ère, qui permettent d'illustrer d'autres cas¹¹.

⁹ Pour cette raison, les hypothèses de LUZ M. (1988), « Salam, Meleager ! », *Studi italiani di Filologia classica* 6, p. 226-228 me semblent un peu vaines. Il s'agit de toute façon d'araméen [p. 227 n. 36, il s'agit bien d'araméen palmyrénien, malgré la référence dans le texte au nabatéen. Le texte cité RES 1634 correspond à un relief palmyrénien du Musée du Louvre : AO 4086 (PAT 0762)]. On rappellera aussi qu'à l'époque de Méléagre, le palmyrénien n'est pas attesté épigraphiquement.

¹⁰ LUZ, « Salam, Meleager ! », p. 228-230. Αὐδονίς est une restitution de Scaliger d'après Plaute ; les mss ont vu διός. Voir, sur ce point, les conclusions de BRIQUEL-CHATONNET FR. (1991), « Les derniers témoignages sur la langue phénicienne en Orient », *Rivista di Studi Fenici* 19, p. 11-12.

¹¹ Les papyri grecs des archives de Babatha (*P. Yadin*) ont été publiés par LEWIS N. (éd.) (1989), *The Documents from the Bar Kokhba Period in the Cave of Letters II. Greek Papyri* (N. Lewis). *Aramaic and Nabatean Signatures and Subscriptions* (Y. Yadin et J. C. Greenfield), (Judean Desert Studies) Israel Exploration Society – Hebrew University of Jerusalem – Shrine of the Book – Israel Museum, Jérusalem ; les archives de Salomé Komaisè (*P. Hever*) par COTTON H. et YARDENI A. (éds.) (1996), *Aramaic, Hebrew and Greek Documentary Texts from Nahal Hever and Other Sites. The Seiyâl Collection II*, (Discoveries in the Judaean Desert, 27) Clarendon Press, Oxford.

Le mot araméen le plus fréquemment attesté dans les deux dossiers est $\nu\alpha\rho\upsilon$ ou $\nu\omicron\alpha\rho\upsilon$, apparemment une variété de dattes. Il s'agit donc d'un mot désignant une réalité précise et particulière à ce milieu, peu touché par les influences grecques et romaines : dans la même catégorie entrent aussi les noms de mesures ou de poids : $\kappa\acute{\alpha}\beta\omicron\varsigma$, $\kappa\acute{\omicron}\rho\omicron\varsigma$ ou $\sigma\acute{\alpha}\tau\omicron\nu$ ¹². Par ailleurs, un autre mot translittéré est commun aux deux groupes d'archives : $\gamma\alpha\nu\nu\alpha\theta$ (« jardin »)¹³. Les toponymes, comme les anthroponymes, sont souvent conservés dans la langue d'origine, mais dans ce cas précis, il est difficile de dire si le terme fait partie d'un toponyme qui existe en tant que tel ($\gamma\alpha\nu\nu\alpha\theta$ avec un nom qui le détermine) ou s'il s'agit de la transcription d'un nom commun sémitique. On est donc dans un cas à la limite de la toponymie. On peut en reprendre les attestations :

P. Yadin 21, 7-10 : $\acute{\omicron}\mu\omicron\lambda\omicron\gamma\acute{\omega}\ \eta\gamma\omicron\rho\alpha\kappa\acute{\epsilon}\nu\alpha\iota\ \pi\alpha\rho\acute{\alpha}\ \sigma\upsilon\ \kappa\alpha\rho\pi\acute{\iota}\alpha\nu\ \phi\omicron\iota\nu\iota\kappa\acute{\omega}\nu\omicron\varsigma\ \kappa\acute{\eta}\pi\omega\nu\ \text{I}\acute{\omicron}\upsilon\delta\omicron\upsilon\ \chi\theta\omicron\upsilon\sigma\acute{\iota}\omega\nu\omicron\varsigma\ \acute{\alpha}\nu\delta\rho\acute{\omicron}\varsigma\ \sigma\upsilon\ \acute{\alpha}\pi\omicron\gamma\epsilon\nu\omicron\mu\acute{\epsilon}\nu\omicron\upsilon\ \xi\gamma\ \text{M}\acute{\alpha}\omega\zeta\alpha\ \lambda\epsilon\gamma\acute{\omicron}\mu\epsilon\nu\alpha\iota\ \Gamma\alpha\nu\nu\alpha\theta\ \Phi\epsilon\rho\omega\rho\alpha\ \kappa\alpha\acute{\iota}\ \Gamma\alpha\nu\nu\alpha\theta\ \text{N}\iota\kappa\alpha\rho\text{[I]}\kappa\omicron\varsigma$, « *Je reconnais avoir acheté de toi la récolte de dattes des jardins de Judas, fils de Chthousiôn, qui a été ton mari, à Maôza, (jardins) dits verger Pherôra et verger Nikarkos* » (le *P. Yadin 22* qui contient la reconnaissance

¹² On retrouve ces noms d'unités de mesure dans divers documents de l'Orient romano-byzantin (comme dans la littérature grecque). L'ensemble des références papyrologiques est commodément rassemblé dans FRÖSEN J., ARJAVA A. et LEHTINEN M. (éds.) (2002), *The Petra Papyri I*, (American Center of Oriental Research Publications, 4) American Center of Oriental Research, Amman, p. 77, n. 18 et 20 (outre les deux collections de Babatha et de Salomè Komaisè, grottes de Murabba'ât, Nessana, Pétra). Dattes : *P. Yadin 16, 26 et 31* ; *21, 14 et 23* ; *22, 16 et 20* ; *P. Hever 62 et 64*. Sur ces mots (dattes et unités de mesure), voir BROSHI M. (1992), « Agriculture and Economy in Roman Palestine: Seven Notes on the Babatha Archive », *Israel Exploration Journal* 42, p. 230-240. Pour les noms de mesure, voir plus généralement Épiphane de Salamine, *De mensuris et ponderibus* : les noms de mesures sémitiques transcrits sont généralement des mots hébreux, mais l'araméen apparaît également. On citera ainsi le mot $\sigma\alpha\beta\iota\theta\acute{\alpha}$ (HULTSCH Fr. [éd.] [1864], *Metrologiconum scriptorum reliquiae*, vol. I, Teubner, Leipzig, 82.27 [ce passage correspond à la l. 766 dans MOUTSOULAS, « Τὸ Περὶ μέτρων καὶ σταθμῶν »] : $\Sigma\alpha\beta\iota\theta\acute{\alpha}$. τοῦτο Συριακόν ἐστὶ τὸ ὄνομα, ὃ ἐρμηνεύεται ληνιῶν ἀντλημα. Παρὰ Ἀσκαλωνίταις ξεστῶν κβ. « Sabita : ce mot est syriaque. Il signifie "vase pour le pressoir à vin". Chez les habitants d'Ascalôn, 22 xestes. »). Le mot araméen correspondant semble être $\check{s}pyt'$ (de la racine $\check{s}ph$ « incliner, faire couler lentement », attestée en araméen) d'après la version syriaque qui cite aussi Gaza et Azotus parmi les endroits où ce nom de mesure est employé : voir DEAN J. E. (1935), *Epiphanius' Treatise on Weights and Measures. The Syriac Version*, University of Chicago Press, Chicago, p. 55, 136 et 139 : l'éditeur corrige le texte en conséquence ($\sigma\alpha\phi\iota\theta\acute{\alpha}$), suivant en cela DE LAGARDE P. (1877), *Symmicta I*, Dieterich, Göttingen, p. 223-225 (ligne 20 du texte). Voir aussi HULTSCH Fr. (1882), *Griechische und römische Metrologie. Zweite Bearbeitung*, Weidmann, Berlin, p. 585 et n. 1. Les textes grecs sont aisément accessibles via le TLG. Une autre mesure de capacité est attribuée aux « Syriens » (MOUTSOULAS, « Τὸ Περὶ μέτρων καὶ σταθμῶν », l. 817-818 : $\text{K}\acute{\omicron}\lambda\lambda\alpha\theta\omicron\nu\ \acute{\epsilon}\sigma\tau\acute{\iota}\ \pi\alpha\rho\acute{\alpha}\ \tau\omicron\iota\varsigma\ \Sigma\upsilon\rho\iota\varsigma\ \tau\omicron\ \eta\mu\iota\sigma\upsilon\ \tau\omicron\upsilon\ \upsilon\gamma\rho\acute{\upsilon}\ \sigma\acute{\alpha}\tau\omicron\upsilon$. Ἐστὶ δὲ ξεστῶν κβ' « *Le kollathon est chez les Syriens la moitié du saton pour les liquides. C'est 25 xestes* » = HULTSCH, *Metrologiconum scriptorum reliquiae* 82.32). Voir HULTSCH, *Griechische und römische Metrologie*, p. 587 et le *Lexikon zur byzantinischen Gräzität* (fasc. 4, 2001), s.v. (pour d'autres attestations, parfois sous la forme $\kappa\acute{\omicron}\lambda\alpha\theta\omicron\varsigma$). Dans ce cas, l'étymologie n'est vraisemblablement pas sémitique.

¹³ *P. Yadin 21, 9-10* ; *22, 10-11* et *P. Hever 62 et 64* et dans l'index de COTTON et YARDENI, *Documentary Texts from Nahal Hever*, p. 366, $\gamma\alpha\nu\nu\alpha\theta$, $\nu\alpha\rho\upsilon$ et $\kappa\alpha\beta\omicron\varsigma$.

de la vente par la vendeuse, reprend la même formulation). Le texte est clair, malgré le passage du génitif κήπων au nominatif λεγόμενοι (« nominatif absolu »¹⁴) : il s'agit ici d'un toponyme, au moins d'usage local ; la dénomination de ces jardins pose aussi le problème de la signification des compléments Νίκαρκος et Φερωρα (les mêmes noms apparaissent aussi dans *P. Yadin* 22). S'il s'agit du nom d'un ancien propriétaire (Νίκαρκος pour Νίκαρχος ?)¹⁵, on attendrait bien sûr le génitif. On peut penser que, puisque l'expression est translittérée de l'araméen, on a ici la forme telle qu'elle était prononcée dans cette langue, sans souci de la déclinaison.

On signalera pour finir que dans l'index de l'édition de N. Lewis des papyri grecs apparaît le terme ιαθμεις (*P. Yadin* 33, 2 et 5) que l'éditeur rapproche du terme araméen signifiant « orphelin » (*ytm'*). Mais sa lecture a été corrigée en ἐν ταῖς βαθμεῖσι (« *aux escaliers* », lieu d'affichage traditionnel des décisions officielles)¹⁶.

II. ARCHITECTURE ET REALIA

Si l'on s'intéresse maintenant à l'épigraphie du Proche-Orient, il n'est pas difficile de trouver des exemples des mêmes phénomènes de transcription sans qu'il soit toujours aisé d'en comprendre les raisons. Un premier ensemble de documents prouve sans doute qu'on avait pris l'habitude d'utiliser (au moins localement) les termes araméens pour désigner, même en grec, des objets liés à certaines pratiques, peut-être profondément ancrées dans les habitudes locales.

Le premier exemple est le mot γορνῆ, transcription d'un mot connu en particulier par le syriaque. Dans cette langue (*gūrno'*), il signifie « bassin », « vase », « urne », mais il en est venu à désigner aussi les sarcophages¹⁷. Le partage décrit dans le premier texte concerne donc sans doute l'un de ces sarcophages.

¹⁴ Sur cet emploi du nominatif, phénomène qui révélerait l'origine sémitique du scribe, voir LEWIS, *The Documents from the Bar Kokhba Period* II, p. 14 et 97.

¹⁵ Dans l'index de LEWIS, *The Documents from the Bar Kokhba Period* II, Νίκαρκος (avec point d'interrogation) est indexé p. 152 dans les « Personal Names » et également p. 153 dans les *Miscellaneous* des « Geographical Names » (où l'on trouve également Φερωρα).

¹⁶ FEISSEL D. et GASCOU J. (1995), « Documents d'archives romaines inédits du Moyen-Euphrate, I, les pétitions (*P. Euphr.* 1 à 5) », *JS*, p. 78, n. 45. Une nouvelle fois, des difficultés de lecture peuvent entraîner la création de mots nouveaux, ce qui doit inciter à la prudence pour le reste de notre étude.

¹⁷ Voir IGLS II, *ad loc.*, avec référence à POGNON H. (1907), *Inscriptions sémitiques de la Syrie, de la Mésopotamie et de la région de Mossoul*, Imprimerie nationale, Paris, p. 214. Le mot grec γορνῆ (« urne, sarcophage ») viendrait du latin « urna », d'après le dictionnaire de Du Cange : DU CANGE, Ch. du Fresne (1688), *Glossarium ad scriptores mediæ & infimæ graecitatis*, Apud Anisson, J. Posuel et C. Rigaud, Lyon, p. 262, s.v. Le *Diccionario Griego-Español* reprend le mot (vol. IV, 1994) et propose (avec point d'interrogation) une même étymologie (étymologie d'ailleurs acceptée, d'après Du Cange, dans le *Thesaurus syriacus*). Le *Lexikon zur byzantinischen Gräzität* (fasc. 2, 1996) propose de le faire dériver de γρῶνῆ (« trou ») et traduit *Tränke* (« abreuvoir »), *Trog* (« auge »), sens du mot en grec

IGLS II 269 (fac-similé) (Haqla, au sud du lac Jabboul) ; linteau de basalte (735 des Séleucides : 413 apr. J.-C.).

Ἔτους ελψ' Λώου{σ} εἰ', Μαλωχ[ας κ(αὶ ?)] | Αζίζος ἥμισυ μέρος
δεξιόν | Β]εσσωνης (?) γορνης ἕνα ἥμισυ, Ούάλε[νς | γ]ορνης ἕνα
ἥμισυ, Μαλχος καὶ [ἀδε]λφοὶ ἀν<τ>οῦ γορνης ἕνα.

Année 735, 15 du mois de Lôos, (pour) Malôchas et Azizos, la moitié droite, (pour) Bessônès, une gornè et demie, (pour) Valens, une gornè et demie, (pour) Malchos et ses frères, une gornè.

La même signification ne convient pas pour l'inscription suivante ; la stèle devait être installée au-dessus d'un tombeau creusé : le mot désigne-t-il la tombe, la stèle ou plutôt l'ensemble ? Cela est difficile à dire.

IGLS V 2079 (fac-similé) (Deir el-Ferdis, 20 km au sud de Hama), sur une stèle de basalte représentant un personnage debout (630 des Séleucides : 319 apr. J.-C.).

Ἔτου<ς> | λχ' μην(ός) | Λώου δ<ε>υτέ[ρ]α | γορν<η> Εἰαθ (?)
Μ[ο]νί<μ>ου | καλός.

Année 630, le 2 du mois de Lôos, gornè d' Eiath (?), fils de Monimos, bon garçon.

L'utilisation de récipients comme tombeau ou sarcophage explique sans aucun doute ce glissement de sens¹⁸.

Dans un contexte non funéraire, un autre mot qui désigne un récipient pour l'eau est attesté en transcription grecque, *goub*, *gūbbō'* (« citerne », « puits ») : l'exemple le plus clair provient de Madaba¹⁹.

moderne. L'étymologie sémitique est pourtant plus probable, en particulier en raison de la présence du *g* initial. Comparer l'arabe *jurn*, « bassin, auge, sarcophage, fonts baptismaux, grange » [DOZY R. (1967), *Supplément aux dictionnaires arabes*, 3^e éd., E. J. Brill – Maisonneuve et Larose, Leyde/Paris, s.v.] ; outre le syriaque, le mot est attesté avec des sens divers dans plusieurs dialectes de l'araméen, voir SOKOLOFF M. (1990), *A Dictionary of Jewish Palestinian Aramaic of the Byzantine Period*, Bar Ilan University Press, Ramat-Gan, s.v. « stone bath ». On peut renvoyer également à l'akkadien *garānu*, « to store, to pile up in heaps » (CAD, vol. V, s.v.), d'où sans doute l'idée de « magasin ». Cf. COHEN D. (1970-), *Dictionnaire des racines sémitiques*, Mouton, Paris/La Haye puis Peeters, Louvain, s.v. *grn*.

¹⁸ Incidemment, on peut signaler ici un glissement comparable, en Asie Mineure, avec l'utilisation d'un mot d'emprunt (lydien ou plus probablement latin ?) pour désigner un tombeau. Les mots γουτάριον et γούνη ont été diversement interprétés, mais ils pourraient dériver du latin *gutus* (« vase », voir TLL). Résumé du débat et bibliographie dans KUBINSKA J. (1968), *Les monuments funéraires d'Asie Mineure*, PWN-Éditions scientifiques de Pologne, Varsovie, p. 154 et dans WAELKENS M. (1986), *Die kleinasiatischen Türsteine*, Deutsches Archäologisches Institut, Mayence, p. 165-166, n° 411 et 172, n° 430. Voir également le *Diccionario Griego-Español* vol. IV, qui propose une étymologie micrasiatique (« het. *kuntarra* »).

¹⁹ Pour des exemples dans la littérature patristique, voir le *Greek lexicon* de E. A. Sophocles, s.v. γουβᾶς, ᾶ, ὀ, avec référence à saint Jérôme (*Vita S. Pauli Primi Eremitae* 6 : « in cisterna veteri (quam gentilibi sermone

PICCIRILLO M. (1981), « La “cattedrale” di Madaba », *Liber Annuus* 31, p. 310-311, photo (*SEG* 31, 1475 ; *I. Jordanie* 2, 137) (Madaba) ; mosaïque trouvée dans la cour de la « cathédrale » (VI^e siècle).

+ Αὕτη ἡ ἄλλο[ίωσις τῆς δεξι]ᾶς τοῦ Ὑψίστου | γουββα βαγουβ[βα
- - - ὕδω]ρ ἐν Μηδαβοῖς βρῦον[- - -].

Elle est changée la droite du Très Haut... goubba ba goubba... l'eau qui jaillit à Medaba...

Une autre partie du même texte (*SEG* 31, 1474 ; *I. Jordanie* 2, 135 daté de 575-576 apr. J.-C.) fournit un parallèle et une traduction : λάκκος ἐν λάκκῳ « citerne dans une citerne » (ou « une piscine dans une piscine »), avec la préposition sémitique *b-* (« dans, avec ») qui relie les deux termes. Contrairement à la plupart des exemples cités dans cette étude, il s'agit donc ici d'une expression complexe qui désigne une réalité précise. On peut supposer aussi (ce que prouverait la traduction mot à mot du grec) que l'expression a été lexicalisée, recouvrant une réalité dont la spécificité explique le maintien (en transcription ou en calque) dans la langue grecque.

On a proposé de reconnaître le même mot dans les parties latine et araméenne d'une inscription de Palmyre, mais l'interprétation peut sans doute en être discutée²⁰.

AS'AD Kh. et TEIXIDOR J. (1985), « Quelques inscriptions palmyréniennes inédites », *Syria* 62, p. 279, n° 9, photo (MILLAR F. [1995], « Latin in the epigraphy of the Roman Near East », in SOLIN H., SALOMIES O. et LIERTZ U.-M. [éds.], *Acta Colloquii Epigraphicij Latini*, [Commentationes Humanarum Litterarum, 104] Societas scientiarum Fennica, Helsinki, p. 410, n° 5 ; *PAT* 2824 ; grec et latin : *AE* 1986, 695 et *SEG* 35, 1507) (Palmyre) ; sur un bloc de calcaire dur (fig. 1) :

[- - - - - ἔκτι]σεν Λούκι[ς - - -] Λώου τοῦ ζπύ
[ἔτους].

[- - - - du]arum gub [- - - | - - pecun]ia sua [- - - | - - Polli]one II et
Pro II co(n)s(ulibus).

qby' 'ln tr[y' - - -] 'ntnys q[lsṯrts - - -].

Syri GUBBAM vocant) ». Voir aussi *In Jerem.* II, chap. VI, 7 (à propos du Ps. XXVII, 1) : « sed cisternam, quae sermone Syro et Hebraico gubba (*gwb'*) appellatur » et Théodoret (*Religiosa Historia* XIII, [PG 82, 1400D] : ἐν ὀρύγματι βαθεῖ τὴν στάσιν ποιούμενος, ὅθεν καὶ γούβαν αὐτόν τινας ἐπωνόμαζον· ἀπὸ δὲ τῆς Σύρας γλώττης εἰς τὴν Ἑλλάδα τοῦτο μεταφερόμενον λάκκον σημαίνει τὸ ὄνομα. Le *Lexikon zur byzantinischen Gräzität* (fasc. 2, 1996, s.v.) fait venir le mot (avec point d'interrogation) de γύπη (« cavité, bassin ») ou κύπη (« sorte de bateau, grotte ») et le traduit par *Grube* (« fosse ») : l'étymologie sémitique semble pourtant plus probable, au témoignage même de Jérôme. Un autre mot employé en grec vient probablement de la même racine : γαβαθόν (« bol »). Attesté chez Hesychius, il apparaît dans l'épigraphie de Doura Europos : CUMONT FR. (1926), *Fouilles de Doura Europos*, 2 vol., (BAH, 9) Librairie orientaliste Paul Geuthner, Paris, n° 13, l. 7. Voir le *Diccionario Griego-Español*, s.v. (vol. IV, 1994).

²⁰ Sur les problèmes liés à l'interprétation de ce mot, YON J.-B. (à paraître), « Bilinguisme et trilinguisme à Palmyre », in BIVILLE FR., DECOURT J.-Cl. et ROUGEMONT G. (éds.), *Bilinguisme gréco-latin et épigraphie* (Actes du colloque de Lyon, mai 2004).

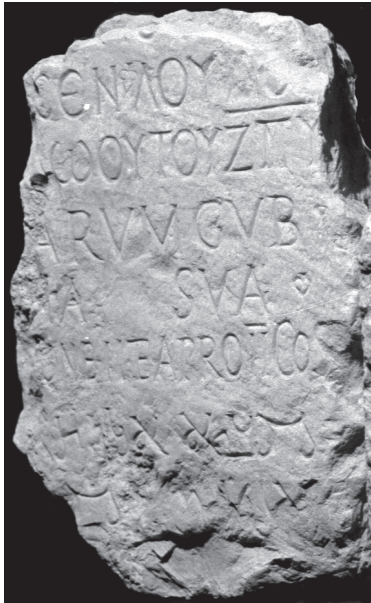


Fig. 1. *gub/qby'* à Palmyre
[AS'AD et TEIXIDOR, « Quelques inscriptions », p. 279, n° 9]
(J.-B. Yon).

...*Lucius a bâti... [au mois de] Lôos, l'année 487 (août 176 apr. J.-C.)* » (grec) ; ... *de deux gub... à ses frais... sous Pollio et Aper consuls pour la seconde fois* (latin) ; *ces deux qby' ... Antonius Ka[l]listratos...* (araméen).

Le problème tient à la différence dans le consonantisme entre le texte araméen et sa transcription latine, puisque le mot *gub* du latin (avec une sonore ; le mot est complet) correspond vraisemblablement à *qby'* du palmyrénien (avec une sourde). Il existe en araméen au moins trois mots phonétiquement proches, mais de sens différents : le premier est *gb'* (*gubbā*) qui signifie « bassin, piscine » (voir le texte précédent). Le deuxième (*gb't'*), tiré de la même racine, est attesté à plusieurs reprises en araméen de Palmyre, inscrit sur des cratères (« un tel a dédié ce *gb't'* à telle ou telle divinité »²¹) : le mot est donc interprété comme la désignation des cratères en question. Mais il existe un troisième mot, au consonantisme différent, *qbh*, de sens discuté. En syriaque, comme dans d'autres langues sémitiques, le mot désigne une « voûte », un « dôme », une « tente », c'est-à-dire « une construction solide aussi bien qu'une tente »²². Son emploi à Palmyre (deux autres attestations, là encore sur des

²¹ Voir les textes suivants : PAT 1553 (*Inv XII*, 39) et BRIQUEL-CHATONNET Fr. (1995), « Un cratère palmyrénien inscrit », *Aram* 7, p. 153-163 (article où d'autres exemples sont signalés).

²² J. Starcky dans SCHLUMBERGER D. (1951, *La Palmyrène du Nord-Ouest*, (BAH, 49) Librairie orientaliste Paul Geuthner, Paris, p. 158. Voir plus récemment DENTZER J.-M. (1990), « *Naiskoi* du Hauran et *qubbah*

plaques de pierre et non des cratères) permet de penser qu'il s'agit d'une construction relativement importante²³. Or il peut sembler étrange qu'on ait pris la peine de graver une inscription trilingue sur une plaque de pierre pour offrir seulement un ou même deux cratères de pierre. On peut donc supposer que la transcription araméenne est la bonne, et que l'approximation phonétique est le fait du rédacteur du texte latin²⁴ : l'offrande concernerait donc une construction (en deux pièces) et non deux cratères, à moins qu'il ne s'agisse de deux puits (ou deux citernes).

Quoi qu'il en soit de l'objet en lui-même, le point à souligner est bien la spécificité du vocabulaire employé, puisque, dans l'une des deux parties de l'inscription, on préfère utiliser un terme sémitique, même en translittération, plutôt qu'une simple traduction, alors que l'équivalent grec existe bel et bien, peut-être parce que l'usage du mot transcrit s'était généralisé localement dans toutes les langues, sans qu'on analysât son origine.

On reste dans le même champ sémantique des noms d'objets liés à l'eau avec l'un des deux exemples fournis par l'épigraphie de Délos. La communauté syrienne et ses cultes sont bien attestés et le sanctuaire de la déesse syrienne a fourni une riche collection d'inscriptions. E. Will avait attiré l'attention sur trois textes qui employaient des mots d'interprétation difficile²⁵.

Le premier serait une transcription du terme bien attesté en araméen 'gn²⁶, sous la forme *eigan* (à l'accusatif) :

arabe », in ZAYADINE F. (éd.), *Petra and the Caravan Cities*, Department of Antiquities, Amman, p. 207-219 (en part. p. 208-210).

²³ Discussion dans YON, « Bilinguisme et trilinguisme ». Voir en particulier INGHOIT H. (1936), « Inscriptions and Sculptures from Palmyra I », *Berytus* 3, p. 84-88. Il s'agit donc vraisemblablement d'une racine différente de celle des deux mots cités précédemment, mais qui a pour proche parente la racine *kph* (« voûte, niche ») également bien attestée à Palmyre (voir *PAT* p. 373).

²⁴ *Contra*, « la transcription phonétique *GUB* montre que *QBY'* est le pluriel de *QBT'/GBT'*, donc “cratères” », (AS'AD et TEIXIDOR, « Quelques inscriptions », p. 279) ; voir aussi BRIQUEL-CHATONNET, « Un cratère » : « la forme latine permet de corriger *QBY'* en *GBY'* ».

²⁵ WILL E. (1973), « De quelques énigmes archéologiques et philologiques dans les inscriptions déliennes », in *Études déliennes*, (BCH, Suppl. I), p. 596-600 (repris dans WILL E. [1995], *De l'Euphrate au Rhin. Aspects de l'hellénisation et de la romanisation du Proche-Orient*, [BAH, 135] Librairie orientaliste Paul Geuthner, Paris, p. 426-430). On écartera ici une interprétation aventureuse du mot α[δ]ρανα (*Inscr. Délos* 2234) qui en ferait la transcription du mot 'drwn « salle de banquet » (*IGLS* VI, p. 184 d'après Ingholt). On préférera l'interprétation traditionnelle (dieu Hadaran, forme locale de Haddad) et on rappellera surtout que le mot 'drwn a une origine grecque : voir dernièrement KAIZER T. (2002), *The Religious Life of Palmyra*, (Oriens et Occidens, 5) Franz Steiner Verlag, Stuttgart, p. 224-225 et GATIER P.-L. (2001), « Installations et sanctuaire du Proche-Orient romain : pour en finir avec l'andrôn », *Topoi* 11, p. 9-15.

²⁶ Le mot d'origine akkadienne ('agānu) qui signifie proprement « vase » est connu en araméen à Palmyre comme 'gn : de la notion de récipient de liquide (et donc cratère), il en est apparemment venu à désigner les banquets dans lesquels ces objets étaient utilisés (voir MILIK, *Dédicaces*, p. 108-110). En syriaque, on a 'aggono' « pot », « cruche », mais aussi « chapiteau ».

ROUSSEL P. (1987), *Délos colonie athénienne*, réimpression avec compléments par BRUNEAU Ph., COULLLOUD-LE DINAHET M.-Th., ÉTIENNE R., (BEFAR, 111) De Boccard, Paris, p. 420, n° 26 (*Inscr. Délos* 2234) (Délos, sanctuaire syrien, dans la citerne) ; stèle de marbre blanc (106-105 av. J.-C.).

Ζαίλος Ζαίλου | Φλυεύς, ἱερ(ε)ὺς γενόμενος Ἀγνῆς Ἀφροδίτης | ἐν τῷ ἐπὶ Ἀγαθοκλέους | ἄρχοντος ἐνιαυτῷ, | ὑπὲρ τοῦ δήμου τοῦ Ἀθηναίων καὶ τοῦ δήμου | τοῦ Ῥωμαίων καὶ ὑπὲρ | τοῦ ἑαυτοῦ φίλου Μίδου | τοῦ Ζήνωνος Ἡρακλείου | καὶ ὑπὲρ τῶν θεραπευτῶν | Ἀγνῆι Ἀφροδίτῃ ἐκ τῶν ἰδίων | τὸν εἶγαν . . .

Zóilos, fils de Zóilos, du dème de Phlya, qui fut prêtre d'Aphrodite Hagnè pendant l'année de l'archontat d'Agathoclès, pour le peuple athénien et le peuple romain, et pour son ami Midas, fils de Zénôn, d'Héraclée, et pour les desservants d'Aphrodite Hagnè, à ses frais (a dédié) le eigan.

Le mot désignerait donc le réservoir du sanctuaire, comme le propose E. Will, en s'appuyant aussi sur les vestiges archéologiques conservés. On notera, comme l'avait déjà fait E. Will, le problème posé par la transcription εἶ- de la syllabe initiale du mot²⁷. Toutefois, le mot n'est visiblement pas grec et correspond à une notion propre au culte syrien qui avait lieu dans le sanctuaire.

Le cas est le même pour le vocable suivant (ναμαρα), à l'étymologie plus incertaine encore, qui est attesté à deux reprises dans les mêmes lieux, là encore à l'accusatif, comme objet d'une dédicace à Aphrodite.

ROUSSEL, *Délos colonie athénienne*, p. 423, n° 35 (*Inscr. Délos* 2240) (Délos, au sanctuaire syrien) ; petit tambour de marbre blanc (96-95 av. J.-C.).

Ὁ ἱερεὺς τῆς Ἀφροδίτης τῆς | Ἀγνῆς Γάιος Γαίου Ἀχαρνέως | καὶ ἡ κανηφόρος Νικόπολις | Γαίου Ἀχαρνέως θυγάτηρ, | καὶ οἱ θεραπευταὶ τὸν ναμαραν | Ἀφροδίτῃ Ἀγνῆ χαριστήριον.

Le prêtre d'Aphrodite Hagnè, Gaios, fils de Gaios du dème d'Acharnes, et la canéphore Nikopolis, fille de Gaios d'Acharnes, et les desservants (ont dédié) le namaran, à Aphrodite Hagnè, en témoignage de reconnaissance.

ROUSSEL, *Délos colonie athénienne*, p. 423, n° 36 (*Inscr. Délos* 2241) (Délos, au sanctuaire syrien) ; base de marbre blanc (date proche du précédent ?).

²⁷ P. 598 n. 39 : l'akkadien ou le syriaque prouvent que la prononciation devait plutôt être –ag–.

Ὁ ἱερεὺς τῆς Ἀγνῆ[ς Ἀφρο]δίτης | Μενέλαος [- - - - Παι]ανιεὺς
[νεώτε ?]βρος ὑπὲρ ἑαυτ[οῦ καὶ τ]ῆς [γυναικός ?] | Καρυστίας καὶ
Ἰσιῶ[νος ? - - - -]λου καὶ ὑπὲρ Ἰάσονος [- - - - καὶ τῶν] | Θεραπευτῶν
τὸν ναμαρ[αν - - - -] | χαριστήρ[ιο]ν | . . .

Le prêtre d'Aphrodite Hagnè, Ménélaos, [fils de ...] du dème de Paiania, pour lui-même et sa femme Karustia et Isiôn [... ?] et pour Iasôn [...] et les desservants (a dédié) le namaran [...] en témoignage de reconnaissance.

Toutes les interprétations de ce terme qui ont été proposées vont dans le sens d'un objet rituel, dont le nom est à l'origine sémitique²⁸. L'hypothèse d'E. Will qui reste la plus crédible du point de vue archéologique, est celle d'une base qui aurait porté une enseigne culturelle. Cette base aurait porté un nom rituel (ναμαραν). L'hypothèse de S. Ronzevalle qui, partant d'une racine signifiant « briller » (*n^amarā* dans le *Thesaurus syriacus*), traduisait « couronne » semble contredite par les données archéologiques. En revanche, l'hypothèse de H. Grégoire, qui proposait le sens de « candélabre » à partir d'une déformation de *manara*, peut sembler assez séduisante. L'avantage de la proposition d'E. Will est d'expliquer plus facilement l'utilisation d'un vocabulaire sémitique spécifique dans ce contexte : on aurait trouvé sans peine un équivalent grec pour candélabre. Il est évidemment possible qu'on ait pu aussi être attaché à ce mot sémitique, pour des raisons qui nous échappent, quel que soit son sens²⁹.

Dans ce même champ sémantique, du moins si l'on accepte l'interprétation proposée par E. Lipiński, on peut citer un mot attesté dans une inscription de Doura Europos.

CUMONT Fr. (1924), « Une dédicace de Doura Europos colonie romaine », *Syria* 5, p. 347 (fac-similé d'après photo et estampage), pl. LXII,1 (*SEG* 2, 824) ; *id.*, *Fouilles de Doura Europos*, n° 50, pl. CXII, 3-4 (MILIK, *Dédicaces*, p. 205-208) (Doura Europos, temple d'Artémis, salle J).

²⁸ BRUNEAU Ph. (1970), *Recherches sur les cultes de Délos à l'époque hellénistique et à l'époque impériale*, (BEFAR, 217) De Boccard, Paris, p. 469 n. 1, renvoie à GRÉGOIRE H. (1938), « Notules épigraphiques », *Byzantion* 13, p. 181-182 et RONZEVALLÉ S. (1939), « La couronne ('NEMAPA') d'Atargatis à Délos », *MUSJ* 22, p. 107-121, surtout p. 114-115 et 119-121. WILL, « De quelques énigmes », p. 596-598. Voir pourtant BASLEZ M.-F. (1977), *Recherches sur les conditions de pénétration et de diffusion des religions orientales à Délos*, École normale supérieure de jeunes filles, Paris, p. 271 et n. 23, qui doute du caractère cultuel de l'objet donné en ex-voto.

²⁹ Voir également *nemre* « pieux sacrés », pour traduire l'hébreu *asherim* dans le second livre des *Chroniques* (2 Ch, 31, 1 et 34, 3). Le sens pourrait convenir et la forme de l'objet tel qu'on peut l'imaginer ne doit pas être très éloignée de celle d'une enseigne sacrée.

[Ἀρ]τέ[μ]ιδι ἀνέκτισαν τὸν ναὸν λεγόμενον [τῶ]ν σομμακοῦ
 Αὐρήλιοι Γορας γαζζοφύ(λαξ) Ορθονοβαζος καὶ Ζεβιδ[αβαδος | καὶ
 ὁ δ. οἱ αὐτοῦ] υἱοὶ οἱ[..... β' Αὐδ ?]νέου κόλωνες βουλευταὶ καὶ
 εἰερεῖς [θ]εᾶς Ἀρ[τέμ]ιδος.

À *Artémis, Aurelius Goras, gazophylax [= trésorier] et Aurelius Zebid[abados et ses] fils [...] colons bouleutes et prêtres de la déesse Artémis ont construit ce naos appelé celui des sommakol.*

Fr. Cumont proposait d'y voir un nom propre (sémitique : Σομμακος ?), à moins qu'il ne se soit agi d'une abréviation d'une expression latine en transcription grecque, par exemple *summatum colonum* (« les premiers de la colonie »). De manière moins probable, J. T. Milik fait du mot un composé sémitique/indo-européen. L'interprétation de E. Lipiński s'appuie sur une lecture un peu différente³⁰. Il propose la lecture τῶν σομμακο Λ. Αὐρήλιοι Γορας κτλ dans laquelle σομμακο serait la transcription de *smk'* « banquet », mot connu en araméen, par exemple à Palmyre, ou en syriaque (« *ce naos dit 'des banquets'* »). Cette explication ingénieuse n'est pourtant pas entièrement exempte de difficultés. La première tient à l'onomastique des personnages. En effet, les Lucii Aurelii sont très rares à Doura (un exemple dans les parchemins et papyri³¹). Or, il s'agit ici clairement d'habitants de la cité (κόλωνες βουλευταὶ à la ligne suivante). D'autre part, on attendrait plutôt à la fin du mot une flexion hellénisante, qui semble de règle dans les exemples de translittération rassemblés ici³² : l'*omicron* final serait ici le reflet de l'*olaph* final du sémitique. Du point de vue du sens, l'expression τὸν ναὸν λεγόμενον [τῶ]ν σομμακο semble souligner le caractère non-grec de l'expression. On peut rapprocher ce cas de celui des vergers de Babatha cités plus haut (avec également le participe λεγόμενος ; voir également note 8, *supra*). L'interprétation de l'expression ne doit pas négliger non plus le parallèle fourni par une inscription de Doura Europos³³ : τὴν ἀφείδρυσιν ταύτη(ν) ἱεροῦ Αφλαδ λεγομένου θεοῦ τῆς Αναθ κόμης Εὐφράτου (« *cette succursale du sanctuaire du dieu nommé Aphlad, (dieu) du village d'Anath de l'Euphrate* »). L'expression glose un nom étranger au grec. Contrairement à d'autres

³⁰ LIPINSKI E. (1975), *Studies in Aramaic Inscriptions and Onomastics I*, (Orientalia Lovaniensia Analecta, 1) Leuven University Press, Louvain, p. 68-70.

³¹ Et qui plus est, parmi les militaires en garnison dans la ville ! Voir l'index de la publication de WELLES C. B. *et alii* (1959), *Excavations at Dura-Europos, Final Reports V, 1: The Parchments and Papyri*, Yale University Press, New Haven, p. 434.

³² L'argument est certes hasardeux en raison des difficultés d'interprétation des différents textes.

³³ ROSTOVITZEF M. I. (éd.) (1934), *Excavations at Dura-Europos. Preliminary Report of Fifth Season of Work*, Yale University Press, New Haven, p. 112-113, n° 416, avec commentaire de H. Seyrig, dans STARCKY J. (1949), « Autour d'une dédicace palmyrénienne à Šadrafa et Du'anat », *Syria* 26, p. 82.

cas, il ne s'agit donc pas d'interférence, mais de la volonté d'utiliser un nom qui semblait sans équivalent.

Un autre mot araméen transcrit en grec à Doura Europos désigne les jarres à vin. Il est attesté au moins à trois reprises, en particulier dans des listes d'objets fournis pour des banquets.

BAUR P. V. C. *et alii* (éds.), *Excavations at Dura-Europos. Preliminary Report of Fourth Season of Work*, Yale University Press, New Haven, p. 122, n° 245 (fac-similé) (*SEG* 7, 401), et pour l. 4-9 (MILIK, *Dédicaces*, p. 203). Maison de Nebuchelos (pièce 12) :

L. 4-9 : . . . ἄγωγα κὲ | ὠδε εἰς Δούρα(ν) οἴνου παλεοῦ δαναξ ζθ', | ἃ λανχάνι μοι δαναξ κγ'. [[κὲ ἔχω πάλιν]] | ἔχω πάλιν ἐγὼ κὲ Οκβασιης κὲ Ἄνινις κὲ Μαλχος | εἰς Βαναβηλα δαναξ σ', ἃ λανχάνι μοι δαναξ ν', | κὲ ἔδωκα ἐγὼ τὴν τιμὴν τοῦ μέρος μου πάντα.

J'ai apporté aussi ici à Doura, 69 dans de vin vieux, dont 23 dans me reviennent. Et de nouveau, j'ai, moi également, et Okbasiès et Aninis et Malchos, (envoyé) à Banabèla 200 dans, dont 50 dans me reviennent. Et j'ai versé, moi, le prix de ma part, en totalité.

ROSTOVITZEFF M. I. *et alii* (éds.) (1939), *Excavations at Dura-Europos. Preliminary Reports, Seventh and Eighth Seasons*, Yale University Press, New Haven, p. 125, n° 861, pl. L 3 (MILIK, *Dédicaces*, p. 200) (Mithreum) :

Δαννα [- -] | κρέας [- -] | ἔλεν X [- -] | ξύλα X β | ῥεφανίδια υε' | κάρτα υβ' | ἐλλύχνιν υε'.

Danna [...], viande [...], huile [...] denier, bois 2 deniers, radis 5 as, papier 2 as, mèches de lampe 5 as.

ROSTOVITZEFF, *Dura-Europos. Seventh and Eighth Seasons*, p. 125, n° 862 (MILIK, *Dédicaces*, p. 200-201) (Mithreum) :

Κρέας X ι[θ' υ ιζ' ?] | γαρέλεν X α' | χάρτα υα' | ὕδω[ρ] X α' | χύλα (pour ξύλα³⁴) X α' | δανα X κη' υ ια' | X να υ ια'.

Viande 1[9 deniers 17 as], sauce 1 denier, papier 1 as, eau 1 denier, bois 1 denier, dana 28 deniers 11 as, total 51 deniers, 11 as.

Comme cela avait été compris dès les premières éditions, le mot δαν(ν)α est la transcription d'un mot bien connu par le syriaque *dano* ' « jarre ». Plus précisément, il s'agit d'un récipient que son extrémité pointue permet de planter dans un sol meuble. Comme dans le cas des archives de Babatha et de Salomè Komaisè (pour les mots

³⁴ Avec x latin !

κόβος et κόρος), le terme est conservé en translittération, sans doute parce qu'il est utilisé comme unité de mesure (pour le vin).

Un autre mot sémitique (hébreu ou araméen) signifiant « bassin » apparaît également dans l'épigraphie grecque d'Asie Mineure : une inscription de Philadelphie en Lydie signale le don d'une *μασκαύλη* pour une synagogue³⁵. Le terme dérive vraisemblablement de l'hébreu *mškl* ou de l'araméen *maskilta*.

Dans le vocabulaire des banquets et de l'organisation religieuse, J. T. Milik a proposé de reconnaître dans deux inscriptions grecques la transcription du mot araméen 'wnt' « service » et donc « équipe sacerdotale »³⁶. La première inscription est une dédicace de Palmyre, très lacunaire, dont H. Seyrig avait donné en 1933 une première publication :



Fig. 2. 'wnt' (?) à Palmyre
[SEYRIG, « Nouveaux monuments
palmyréniens », p. 275, n° 6]
(J.-B. Yon).

SEYRIG H. (1933), « Nouveaux monuments palmyréniens des cultes de Bel et de Baalshamin », *Syria* 14, p. 275, n° 6, photo (repris dans SEYRIG H. [1934], *Antiquités syriennes* I, Librairie orientaliste Paul Geuthner, Paris, p. 125) (sur une plaque de calcaire) (fig. 2). [Je ne donne que le début du texte.]

³⁵ Voir LIFSHITZ B. (1967), *Donateurs et fondateurs dans les synagogues juives*, (Cahiers de la Revue biblique, 7) Gabalda, Paris, p. 31, n° 28 repris dans AMELING W. (2004), *Inscriptiones Judaicae Orientis II: Kleinasien* (Texts and Studies in Ancient Judaism, 99), Mohr Siebeck, Tübingen, p. 204, n°49. On a proposé de rattacher au même terme plusieurs autres mots dont *βασκαύλης* ou *βασκαύλιον* qui apparaissent dans les papyri. Pour ce mot, trois étymologies sont avancées, soit un dérivé du latin *vasculum*, soit la même racine sémitique *mškl*, soit éventuellement un mot celtique : voir *P. Oxy* LIX 3998, commentaire à la l. 36 et *Diccionario Griego-Español* (vol. IV, 1994), s.v. *βασκαύλης*. Un autre mot attesté à la synagogue de Sardes (*τὸ περιμασχάλον*, voir AMELING, *Inscriptiones Judaicae Orientis* II, p. 253, n° 78) doit être cité, car il a été rapproché de *μασκαύλη*, même s'il est plus probablement d'origine grecque : dans ce cas, il signifie sans doute « coin » plutôt que « bassin »

³⁶ MILIK, *Dédicaces*, p. 283-285 pour l'interprétation du mot, anciennement traduit par « collège des devins ».

[Δὶ] ὑψίστω μεγίσ[τω- - -] | Τ.ΛΟΡΑΡΟΥΤΟΣΥΝΤ[- - | - -] τοῖς ἐκατέρωθεν[- - | - -] ΕΩΝΘΑΣΤΟΠΟΥΕΥΧ.... | αρε ἐλών ἐξ [ι]δίω[v- - -]. . .

[À Zeus] très haut, très grand [...] des deux côtés [...] ayant pris, à ses frais ...

J. T. Milik proposait de lire, l. 2 *sq* : Τ(ίτου) [Ἰου]λ(ίου) Οραρου τὸ συμπ[όσιον σὺν] τοῖς ἐκατέρωθεν [- - -] ΕΩΝΘΑΣ τόπου εὐχ[αριστῶν - - -] Δ[αρεελων ἐξ [ι]δίω[v- - -]] (« [...] *fls de Titus Iulius Oraros, le symposion avec des deux côtés [...] lieu de l'eōntha, en remerciement [...] de Dûrahlûn, à ses frais...* »³⁷ et reconnaissait dans les lettres mystérieuses εωνθας la transcription du mot araméen 'wnt'. On notera aussi que ce texte pourrait fournir le seul cas de transcription en grec du nom divin *dwrhlwn* Dûrahlûn bien attesté en araméen comme parèdre ou *alter ego* du grand dieu Baalshamin³⁸. J. T. Milik rapprochait de plus le texte de Palmyre d'une inscription grecque du Hauran (Mushennef) qui comporterait le même terme 'wnt' translittéré.

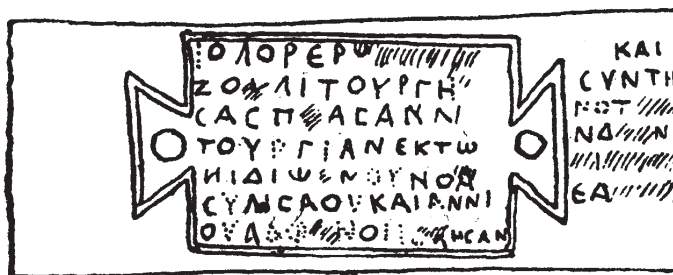


Fig. 3. 'wnt' (?) dans le Hauran (d'après DUNAND, « Nouvelles inscriptions du Djebel Druze et du Hauran », p. 578).

Waddington 2221 ; DUNAND M. (1932), « Nouvelles inscriptions du Djebel Druze et du Hauran (suite) », *RBi* 41, p. 578, n° 129, fac-similé (d'où *SEG* 7, 1082 ; MILIK, *Dédicaces*, p. 92, d'après le dessin de Dunand, texte donné ci-dessous) (fig. 3) :

[Τ(ίτος)] Ἰόλ(ιος) Ορερο[ς Αζι]ζου λιτουργή|σας πάσαν λι|τουργίαν ἐκ τῶν ιδίων ουνθα | Συνσαιου καὶ Ἀννίου . . .³⁹.

³⁷ MILIK, *Dédicaces*, p. 144-145 (ma traduction d'après son interprétation). Le texte se poursuit avec la mention d'holocaustes. Voir dernièrement, KAIZER, *The Religious Life*, p. 225-227.

³⁸ Toutefois, la coupe non syllabique Δ - αρεελων incite à préférer une autre solution, comme par exemple un toponyme éventuel Αρεελα ou se terminant par -αρεελα.

³⁹ Au début, Dunand lisait [Τ]ολορορο[ς Αζι] et à la fin ἐκ τῶν ιδίων. Ουνοα σὺν Σαιου καὶ Ἀννίου κτλ. en interprétant (sous toutes réserves) Ουνοα comme un nom propre.

[Titus] Iulius Oreros, [fils d'Azi]zos, ayant accompli toutes les liturgies à ses frais, la ountha de Sunsaos et d'Annios...

Si on suit l'interprétation de J. T. Milik, la « classe sacerdotale » de Sunsaos et d'Annios serait donc co-dédicante de cette inscription, sans qu'on comprenne bien comment se fait la coordination entre les deux membres de la phrase. On notera le caractère extrêmement hypothétique de l'inscription ainsi reconstituée, mais on ne peut manquer d'être frappé par le parallélisme qui existe entre les deux textes, onomastique d'abord (Οραρος et Ορερο[ς]), mais aussi thématique : Milik faisait des deux Titus Iulius Ora/eros un même personnage, un soldat romain d'origine palmyrénienne en service dans le Hauran. Quoi qu'il en soit de ces hypothèses, la présence de mots transcrits dans des textes lacunaires incite pour le moins à la prudence.

Ce type d'emploi de termes translittérés se retrouve dans tous les cas, relativement nombreux, de mots araméens qui servent de titres honorifiques ou d'appellatifs⁴⁰.

III. TITRES ET APPELLATIFS

Certains de ces appellatifs auraient d'ailleurs pu faire partie de la catégorie précédente, car ils appartiennent au vocabulaire architectural, mais servent apparemment à désigner ou à distinguer une divinité. Dans la seule inscription hellénistique du Proche-Orient de notre petit corpus, apparaît la transcription du mot araméen *hammana* qui désigne vraisemblablement une sorte de petite chapelle⁴¹.

GATIER P.-L. et SEIGNE J. (2006), « Le *Hammana* de Zeus à Géraza », *Electrum* 11, p. 179 et fig. 3 (Géraza). Bloc en remploi dans le sanctuaire de Zeus Olympien.

[O]ἰ τῆς τοῦ Διὸς | [τ]οῦ αμμανα ἐτ[αι]ρείας, ἐπάρχοντος | [Βε(?)]λλαιου τοῦ Σπασίνου.

Les membres de l'hétairie de Zeus du hammana (ou bien Zeus-hammana) (ont fait), alors que (Be ?)llaios, fils de Spasinès, était éparque.

⁴⁰ On laissera de côté l'exclamation ναμα, très courante dans les textes mithriaques, en raison de son origine non sémitique, mais iranienne. Voir pour un exemple, ROSTOVITZEFF, *Dura-Europos. Seventh and Eighth Seasons*, p. 87, n° 848 (Doura Europos, Mithreum, peint sur une colonne) : Ὑπὲρ νίκης τοῦ Κυρίου ἡμῶν Αὐτοκράτορος ναμα θεῶ Μίθρα ναμα πατράσι Λιβειανῶ καὶ Θεοδώρῳ ναμα καὶ Μαρείῳ πετίτορι, ναμα πᾶσι τοῖς συνδεξίσις παρὰ τῷ θε[ῶ]. Pour l'explication, GORDON R.L. (1994), « Mystery Metaphor and Doctrine in the Mysteries of Mithra », in HINNELS J. R. (éd), *Studies in Mithraism*, (Storia delle religioni, 9) L'Erma di Bretschneider, Rome, p. 108. Pour d'autres termes iraniens translittérés en grec, voir en particulier HUYSE Ph. (1999), *Die dreisprachige Inschrift Šabuhrs an der Ka'ba -i Zardušt (ŠKZ)*, 2 vol., (*Corpus Inscriptionum Iranicarum*, Part III, Pahlavi Inscriptions, I/1) School of Oriental and African Studies, Londres : vol. I, p. 114-171, pour le glossaire et vol. II, p. 189, liste des termes iraniens translittérés.

⁴¹ Voir GAWLIKOWSKI M. (1999), « *Motab et hamana*. Sur quelques monuments religieux du Levant », *Topoi* 9, p. 491-505.

On doit sans doute identifier le *hammana* avec le « bâtiment cubique (et creux ?) construit au sommet du haut-lieu » dans le sanctuaire. On peut hésiter entre deux traductions, soit le « Zeus du *hammana* », soit « Zeus *hammana* », avec dans le premier cas un substantif au génitif (marquant le lieu), et dans le second un appellatif, « marquant l'identification du dieu à l'objet de culte »⁴².

Un exemple similaire provient de Dmeir, sur la route reliant Damas à Palmyre.

Waddington 2562g (IGR III 1093) (Dmeir) (557 de l'ère des Séleucides : 15 octobre 245). Sur la façade orientale du temple. La bonne interprétation est donnée (entre autres) par DUSSAUD R. (1927), Topographie historique de la Syrie antique et médiévale, (BAH, 4) Librairie orientaliste Paul Geuthner, Paris, p. 300 n. 5. Voir aussi SCHLUMBERGER, Palmyrène du Nord-Ouest, p. 135 (avec références)⁴³.

Ἦπερ σωτηρίας τῶν κυρίων | ἡμῶν Ἀυτοκρατόρων Καισάρων Μάρκων
Ἰουλίων | [Φιλίππων Σεβασ]τῶ[ν] ἀφιερῶθη καὶ συντελέσθη ναὸς
αειχαλας ἐπὶ τῶν περὶ Μάρκον Ἀυρήλιον Ἄνεον Γαωρου καὶ
Γα[ω]ρον Ο[α]σ[αυ]θου βουλευτοῦ ἱεροταμιῶν | ἐκ τῶν τοῦ | θεοῦ
ἔτους | ζνϛ' Ὑπερβερεταίου ιε'.

Pour le salut de nos Seigneurs, les Empereurs Césars Marcus Iulius Philippe Augustes, le naos aeichalas a été consacré et achevé, sous les trésoriers sacrés Marcus Aurelius Aneos, fils de Gaôros et Gaôros, fils de Oasauthos, bouleute, aux frais du dieu, l'année 557, le 15 d'Hyperberetaios.

On ne sait pas si le *naos* est appelé aussi *haikal* (*hykl'* « temple » en araméen), s'il s'agit du *naos* du *hykl'* (une « chapelle dans le temple » ?) ou, moins probablement, s'il s'agit d'un temple divinisé. Dans ce cas, *haikal* serait alors un nom divin (voir *infra* les Zeus autels). Dans les deux premiers cas, on peut sans doute faire référence au terme de *retention* (angl.), « during a language shift the original form of a name may be *retained* for a period and used within the new language »⁴⁴. Cette analyse, qui est valable également pour les toponymes, l'est pour des épithètes divines.

Les exemples d'épithètes divines transcrites du même type sont assez nombreuses en Syrie du Nord à l'époque romaine ; elles s'appliquent à différents Zeus et

⁴² GATIER et SEIGNE, « Le *Hammana* », p. 182. Pour la fusion entre le symbole de culte et le dieu lui-même, voir également les exemples suivants ; sur le phénomène, en général, DENTZER J.-M. (1990), « Édifices d'époque hellénistico-romaine et tradition des pierres cultuelles en Syrie et en Arabie », in MATTHIAE P., VAN LOON M. et WEISS H. (éds.), *Resurrecting the Past. A Joint Tribute to Adnan Bounni*, Nederlands Historisch-Archaeologisch Instituut te Istanbul, Istanbul, p. 65-83 (en part. p. 70-71).

⁴³ Ce texte est le seul exemple de « lexical interference » cité par TAYLOR, « Bilingualism », p. 310. Voir aussi *SEG* 43, 1029.

⁴⁴ ADAMS, *Bilingualism*, p. 376.

sont souvent en rapport avec des bâtiments ou du mobilier cultuel : Βαίτυλος⁴⁵, Συμβαίτυλος⁴⁶, Μαδβαχος⁴⁷ rapproché à juste titre de Zeus Βωμός (*IGLS* II 569), car μαδβαχος est la transcription de l'araméen *mdbh'* « autel ». D'autres épithètes semblent purement topiques comme Zeus Τουρβαραχος⁴⁸.

Dans la même région, on trouve dans le même type d'emploi (appellatifs) des mots sémitiques sans rapport clair avec la localisation du sanctuaire, ni avec le vocabulaire de l'architecture, comme Zeus Σειμος, à rapprocher du mot araméen *šēmô* « nom »⁴⁹. La signification est sans doute plus claire dans le cas du texte suivant.

ROSTOVITZEFF, *Dura-Europos. Fifth Season*, p. 155, n° 473, fac-similé (MILIK, *Dédicaces*, p. 44-45). Doura Europos, sanctuaire d'Azzanathkona, pièce W14, graffito représentant un podium où se tient le dieu.

Μνησ[θῆ] Ζοδος Ιαραβωλ Μαλχα
 ΙΜΑΡΟΥ ΜΟΥΛ ΙΑΡΑΒΩ[ΛΗΟΥ]

L. 2 lue par Rostovtzeff : IA . ABΩΛ ΛΟΥΛ ΙΑΖΑΡΩ

Milik lit : Μν(ησθῆ) ἡ σ[ύ]νοδος Ιαραβωλ ΜΑΛΧΑ ΙΜ Αβουαλου Ιαραβω[ληος] ou bien : Μνη[σ]θῆ Ζολος (Ζώιλος ?), Ιαραβωλ(ης), Μαλχα, Ιμαβου, Αδουδ(ανης), Ιαραβω[λης].

Dans sa première interprétation, ιμ est la transcription de l'araméen 'm (« avec ») ; Milik traduit donc « *Que soit commémorée l'association de Yarhibôl le Roi, ainsi que 'Abûla'ûl (fils de) Yarhibôlê* ». Si l'épithète *Malcha* « roi » pour le nom du

⁴⁵ Zeus Bétyle, texte édité par SEYRIG H. (1933), « Altar dedicated to Zeus Betylos », in BAUR, *Dura-Europos. Fourth Season*, p. 68, n° 168 (repris dans SEYRIG H. (1985), *Scripta varia*, (BAH, 125) Librairie orientaliste Paul Geuthner, Paris, p. 469) ; *SEG* 7, 341 (Θεῶ πατρώω Δὲ Βετύλω). Sur le culte du bétyle en Syrie du Nord, voir MILIK J. T. (1967), « Les papyrus araméens d'Hermoupolis et les cultes syro-phéniciens en Égypte perse », *Biblica* 48, p. 568-571. Plus généralement, voir l'article de LPIŃSKI E. (1992), « Bétyle », in *Dictionnaire de la civilisation phénicienne et punique*, Brepols, [Turnhout], p. 70-71, ainsi que DENTZER, « Édifices et tradition des pierres cultuelles », p. 71-72. On écartera du débat ce mot (bétyle), comme d'autres noms adoptés par le grec à date ancienne : voir SEYRIG, « Altar to Zeus Betylos », p. 69. On peut se demander dans quelle mesure l'étymologie sémitique du nom était présente à l'esprit des habitants de la région (si elle est vraiment sémitique : voir CHANTRAINE P. [1968], *Dictionnaire étymologique de la langue grecque : histoire des mots* [A-K], Paris, s.v.).

⁴⁶ Zeus Symbaitulos, *IGLS* II 376 ; sur l'étymologie, MILIK, « Les papyrus araméens », p. 568-569 ; voir aussi GATIER P.-L. (1997), « Villages et sanctuaires en Antiochène », *Topoi* 7, p. 763.

⁴⁷ Zeus Madbachos (« autel »), *IGLS* II 465, 467, 469 et suivants.

⁴⁸ Zeus Tourbarachos, JARRY J. (1967), « Inscriptions arabes, syriaques et grecques du Massif du Bélus en Syrie du Nord », *Annales islamologiques* 7, n° 44 (Τουρβαραχος signifie « Montagne bénie »), à rapprocher de Zeus Κορυφαῖος (*IGLS* II 652) de la même région.

⁴⁹ Zeus Σειμος, *IGLS* II 376, avec les remarques de GATIER, « Villages et sanctuaires », p. 761 (*Bull. ép.* 1998, 487). Le rapprochement avec le mot *šēmô*, « nom », est fait par MILIK, *Dédicaces*, p. 411. On signalera également Jupiter Sima à Deir el-Qalaa : REY-COQUAIS J.-P. (1999), « Deir el Qalaa », *Topoi* 9, p. 616-619.

dieu Iarhibôl semble claire, l'interprétation du reste de la phrase avec ce mélange d'araméen et de grec est plus douteuse. On signalera néanmoins que c'est la seule attestation de l'épithète pour le dieu, dont le culte est pourtant bien documenté⁵⁰. La seconde interprétation (une simple liste de noms) semble plus simple, mais l'abréviation des noms Ιαραβωλ(ης) et Αδουδ(ανης), ainsi que la transcription du nom propre Μαλχα ne sont pas attestées par ailleurs. On rappellera aussi que Iarhibôl est toujours nommé sous ce nom, sans qu'il y ait d'équivalence avec une figure du panthéon grec (à la différence de Bel, qui devient parfois Zeus), ce qui pourrait expliquer qu'on emploie également des épithètes transcrites⁵¹.

Parmi ces appellatifs prennent place les mots γεννεας ou γενναιος. Ils ont parfois été interprétés comme deux formes du même nom propre, ou du moins un appellatif faisant fonction de nom propre⁵², tout comme le mot araméen *gny'* « génie » ou « dieu » (apparenté à l'arabe *djinn*), bien attesté dans les inscriptions de Palmyre et dont ils seraient la transcription en grec. Au contraire, D. Schlumberger a voulu montrer que le mot en araméen, comme en transcription, devait être traduit « le génie », donc par un nom commun⁵³. On aurait donc (comme à Dmeir) un nom araméen qui glose la forme grecque nouvellement employée. Les textes discutés par D. Schlumberger sont les suivants : une dédicace faite à Κυρίῳ Γενναίῳ Βαλμαρκωδι τῶ καὶ Μηγριν⁵⁴ et une autre faite à θεῶ Γεννεα πατρώ⁵⁵ ; un extrait de la Vie d'Isidore de Damascius⁵⁶. D'autre part, Y. Hajjar a proposé de distinguer

⁵⁰ Voir GAWLIKOWSKI M. (1990), « Les dieux de Palmyre », in *ANRW* II 21-3, p. 2616-2619.

⁵¹ Parmi les transcriptions fantômes, on citera ici la forme μαλεκ restituée par HAJJAR Y. (1990), « Baalbek, centre religieux sous l'Empire », in *ANRW* II 18-4, p. 2506 dans l'inscription *SEG* 7, 195 (Nahr el-Kelb, près de Beyrouth). L'expression, lue Αἴψα Μαλεκ τελέων ιερά dans l'interprétation de Y. Hajjar, est à lire Αἴψα μάλ' ἐκτελέων ιερά, selon l'interprétation traditionnelle. Le nom propre Μαλεκ, transcription du nom commun araméen qui signifie « roi », disparaît donc. Voir tout récemment REY-COQUAIS J.-P. (2006), « [Book Reviews] Roman Berytus. Regard sur le livre de Linda Jones Hall, *Roman Berytus. Beirut in Late Antiquity* », *AHL* 23, p. 95 et n. 14-15.

⁵² Il semble bien que le lien avec le latin *genius* soit exclu par la forme de la transcription grecque γεννεας.

⁵³ SCHLUMBERGER D. (1970), « Le prétendu dieu Gennéas », *MUSJ* 46, p. 207-222. Débat résumé dans STARCKY J. (1976), « Reliefs de Palmyrène dédiés à des génies », *Mélanges d'histoire ancienne et d'archéologie offerts à Paul Collart*, Bibliothèque historique vaudoise, Lausanne, p. 330 et n. 16-17.

⁵⁴ De Deir el-Qalaa, près de Beyrouth : *OGIS* I 589 ; voir aussi REY-COQUAIS, « Deir el Qalaa », p. 613-614.

⁵⁵ Provenance inconnue, mais sans doute de la région entre Palmyre et Apamée : *IGLS* IV 1301. Le relief a été apparemment acheté à Banyas (côte syrienne), lieu de transit des antiquités provenant de l'intérieur de la Syrie. Il est conservé au Musée du Louvre (AO 3189).

⁵⁶ Conservé chez Photius, *Bibliothèque* 348a (HENRY R. [éd.] [1971], Photius, *Bibliothèque*, t. VI, Les Belles Lettres, Paris, p. 43). Voir ZINTZEN C. (éd.) (1967), *Damascii Vitae Isidori reliquiae*, G. Olms, Hildesheim. D. Schlumberger choisissait d'écarter du débat les textes latins, en particulier celui de Karak Nouh, *IGLS* VI 2954 (*Deo Genea* lu par lui *Deo Seneo*). Voir HAJJAR Y. (1990), « Dieux et cultes non héliopolitains de la Béqa', de l'Hermon et de l'Abilène à l'époque romaine », in *ANRW* II 18-4, p. 2566 qui maintient la lecture *Deo Genea*. GATIER P.-L. (2002), « IX. 2. Karak Nouh », in GUBEL E. (éd.), *Art phénicien. La sculpture de tradition phénicienne*, RMN – Snoeck-Ducaju & Zoon, Paris/Gand, p. 151, n° 169, lit *Senea* et hésite

nettement γεννεας et γενναιος⁵⁷. Le second serait un simple appellatif de la divinité, alors que Genneas serait un nom propre. Comme le souligne J.-P. Rey-Coquais, il « ne serait pas raisonnable » d'identifier le dieu connu à Deir el-Qalaa avec le dieu attesté dans la steppe syrienne, ou bien encore avec celui dont parle Damascius à propos d'Héliopolis⁵⁸, et de faire de toutes ces divinités un dieu Genneas unique. Cette attitude prudente permet de mieux rendre compte de la diversité géographique des attestations et donc de distinguer une épithète grecque (peut-être choisie pour sa ressemblance avec un mot sémitique) et un nom propre. Depuis lors, une nouvelle inscription découverte en Émésène est venue compléter le dossier du dieu Genneas.

Bull. ép. 1992, 194 : lecture Denis Feissel, reprise *SEG* 40, 1406 ; revu par DECOURT J.-C. (2003 [2005]), « À propos d'*IGLS* V, Émésène », *Syria* 80, p. 171-174, photo ; cf. P.-L. Gatier, *Bull. ép.* 2006, 453 ; Leftaya, linteau de basalte, avec buste de personnage radié (497 selon l'ère des Séleucides, soit 185 apr. J.-C.).

Ἔτους ζϛϛ, μηνὸς Πανή[μο]υ ζ', θεοῦ κυρίου Γεννεα διὰ Ναηστᾶβου
Βαραδαδου φροντιστοῦ.

L'année 497, le 7 de Panémos, du dieu seigneur Genneas, par les soins de l'intendant Naèstabos, fils de Baradados.

Comme dans l'inscription *IGLS* IV 1301, *genneas* est accompagné du mot dieu, sans qu'apparaisse un autre nom divin (à la différence du texte de Deir el-Qalaa). Cela vient donc renforcer la théorie qui fait de Genneas une figure divine à part entière, même si, comme l'écrivait J. Starcky, il a pour origine une simplification du panthéon local qui devait comporter tout un groupe de génies (nom commun) devenu une seule divinité tutélaire, qui prenait une figure bien précise⁵⁹.

entre deux hypothèses : « un toponyme, “au dieu de Seneas”, est envisageable aussi », tout comme un anthroponyme, ce qui, par ailleurs, ne remet pas en cause l'existence du dieu Genneas. Le nom (féminin) Senea est connu en latin : *ILCV* II, 3706, 5 (= *CIL* V 1685, Aquilée), comme en grec : BEAN G. E. et MITFORD T. B. (1970), *Journeys in Rough Cilicia in 1964-1968*, (Ergänzungsbände zu den *Tituli Asiae Minoris*, 3) Böhlau, Vienne et Graz, p. 67, n° 40. Comme me le signale Julien Aliquot à qui je dois ces deux références, il s'agirait donc, dans l'inscription de Karak Nouh, de la première mention du « dieu d'une telle ».

⁵⁷ HAJJAR Y. (1977), *La triade d'Héliopolis-Baalbek. Son culte et sa diffusion à travers les textes littéraires et les documents iconographiques et épigraphiques* I, (EPRO, 59) E. J. Brill, Leyde, p. 288-295. Il suit en cela une opinion déjà émise par certains de ces prédécesseurs : HAJJAR, *La triade*, p. 290, n. 1.

⁵⁸ REY-COQUAIS, « Deir el Qalaa », p. 613.

⁵⁹ STARCKY J. (1949), « L'inscription de la stèle de Genneas », *Syria* 26, p. 256 (repris dans SEYRIG H. [1953], *Antiquités syriennes* IV, Librairie orientaliste Paul Geuthner, Paris, p. 71). Une autre hypothèse possible serait de faire de Genneas un anthroponyme, ce qui peut-être déjà le cas pour Senea, dans l'inscription citée n. 56, *supra*. Cela avait déjà été proposé par CLERMONT-GANNEAU Ch. (1903), *Recueil d'archéologie orientale* V, Ernest Leroux, Paris, p. 160-162 ; voir également GATIER P.-L., *Bull. ép.* 2006, 453.

On signalera également, hors des frontières de la Syrie, le cas du mot *μαρα* (« maître, seigneur » en araméen) connu à Suse aux alentours du début de l'ère chrétienne. Le terme apparaît deux fois, dans des épigrammes, et désigne une divinité⁶⁰. Il s'agit donc ici d'un nom commun devenu nom propre et on soulignera l'usage de ce mot sémitique dans cette région iranienne.

On était jusqu'à présent dans une zone limite entre les noms propres et les noms communs, ce qui n'est pas le cas avec les exemples suivants.

DUSSAUD R. et MACLER FR. (1902), *Rapport sur une mission scientifique dans les régions désertiques de la Syrie Moyenne, Nouvelles archives des missions scientifiques et littéraires* 10, p. 662 [260 du tirage à part], n° 60, fac-similé (à Melah es-Sarrar, Hauran, à l'intérieur et autour d'un cartouche à queue d'arondes).

Αυσος Αυμου μετὰ τὸ εμμη (κ)αὶ υἱοῦς | αὐτοῦ καὶ
ΛΗ|ΧΘΙΝΥΟΕΙΥΙΑΒ|ΤΟΝ ἐποία(σ)εν | [ἐκ] τῶν ἰδεῖον θά(ρ)σει.

Comme le notaient déjà les premiers éditeurs, « les négligences de gravure sont nombreuses », ce qui ne facilite pas l'interprétation du texte ; la présence de l'article τὸ que suit apparemment l'accusatif, comme le prouverait υἱοῦς ensuite, n'est pas plus claire. Εμμη serait une transcription du mot sémitique 'm (« mère »), ce qui permet de proposer la traduction suivante : « *Ausos, fils de Aumos, avec sa mère et ses fils et ... a fait à ses frais. Courage !* ». Pour la transcription de la vocalisation en –e, qui est celle du syriaque, on renverra aux noms Αβουδεμμους⁶¹, Εμμηδαβουας⁶², Εμμαβου⁶³. La signification de ces noms, « Père de sa mère », « Mère de son père » a été étudiée par J. T. Milik qui en a rassemblé de nombreux exemples (avec parfois des vocalisations différentes)⁶⁴.

⁶⁰ Voir CANALI DE ROSSI F. (2004), *Iscrizioni dello estremo oriente greco : un repertorio*, (Inscriften Griechischer Städte aus Kleinasien, 65) Dr. Rudolf Habelt, Bonn, p. 117, n° 213 et p. 124, n° 221 où l'on trouvera la bibliographie antérieure, mais sans commentaire particulier sur ce mot. Voir sur ce point CUMONT FR. (1930), « Nouvelles inscriptions grecques de Suse », *CRAI*, p. 215-216 : le terme pourrait désigner Ahoura Mazda, peut-être pour éviter « de prononcer le nom vénérable du dieu suprême ».

⁶¹ Attesté dans deux inscriptions de Maqam er-Rabb (Liban Nord) : SEYRIG H. (1960-1961), « Némésis et le temple de Maqam er-Rabb », *MUSJ* 37, p. 267 et 269 (repris dans SEYRIG, *Scripta varia*, p. 153 et 155) reprises dans *SEG* 19, 881-2 ; voir aussi une inscription de Jaffa (*CIJ* II, 903). Références dans TEIXIDOR J. (1974), « Bulletin d'épigraphie sémitique », *Syria* 51, p. 305, n° 41 (repris dans TEIXIDOR J. [1986], *Bulletin d'épigraphie sémitique*, [BAH, 127] Librairie orientaliste Paul Geuthner, Paris, p. 277).

⁶² En Cyrrestique, voir SEYRIG, « Némésis », p. 269 (*SEG* 19, 878). Voir également à Zeugma Εμ[ιδ]αβους dans une inscription inédite (ERGEÇ R. et YON J.-B. [à paraître], « Nouvelles inscriptions de Zeugma », in ABADIE-REYNAL C. [éd.], *Zeugma III. Rapport final des fouilles françaises à Zeugma-Moyenne vallée de l'Euphrate* [1995-], n° 50).

⁶³ MOUTERDE R. (1951-1952), « Antiquités de l'Hermon et de la Beqâ' », *MUSJ* 29, p. 48 n. 3 (fig. 12, p. 49).

⁶⁴ MILIK, *Dédicaces*, p. 324-327 (avec donc de nombreux exemples de transcription d'un autre nom commun, 'b « père »). Voir *infra*, n. 68, pour des exemples en arabe.



Fig. 4. μῶμη à Zeugma
[IGLS I 99] (J.-B. Yon).

Une transcription du même mot serait également attestée dans une inscription de Zeugma.

IGLS I 99 ; WAGNER J. (1976), *Seleukeia-am-Euphrat/Zeugma*, (TAVO B 10) Harrassowitz, Wiesbaden, p. 257, n° 140n, photo (*SEG 26*, 1610 xi) (Zeugma, relief funéraire d'une femme ; dans une grotte) (fig. 4).

Σουμαια ἄμμη | αὐτῶν.

La lecture reproduite ici est celle de J. Wagner (adoptée par *SEG* et *Bull. ép.* 1977, 531). La lecture des *IGLS* est la suivante : Σουαλαια ἄμμη⁶⁵. Fr. Cumont avait proposé de voir dans ce terme une transcription du terme sémitique 'm pour « mère » (ce qui pose le problème de la vocalisation). C'est l'opinion généralement suivie depuis (ainsi par J. Wagner), mais une autre interprétation avait été proposée par P. Roussel (voir *SEG 7*, 50), puis par J. et L. Robert (*Bull. ép.* 1977, 531, p. 429) : ils traduisent en effet AMMH par « nourrice », sens bien attesté du mot ἄμμη en grec. Toutefois, l'examen de la pierre fait douter des lectures traditionnelles. On suivra donc plutôt le premier éditeur, J.-B. Chabot, qui lisait ΣΟΥΑΛΑΙΑΜΑΜΜΗ, donc

⁶⁵ Reprise de CUMONT FR. (1917), *Études syriennes*, Picard, Paris, p. 44.

Σουαλαία (plutôt que Σουμαία) μάμμη αὐτῶν : « *Soualaia leur grand-mère* », avec un sens également bien attesté pour μάμμη⁶⁶.

Pour terminer avec ce mot, dans un contexte différent (en arabe, utilisé comme titre honorifique), on peut renvoyer à un graffito tardif de Nessana dans lequel est employé le terme ὀμμάνα (« notre mère » en arabe)⁶⁷. Dans cette liste de noms (litanie ou calendrier), les sept premiers sont précédés de ἅγιος, les huit suivants de ἀββῶς et enfin les trois derniers (trois noms féminins : Ἄννα, Μάρθα et un nom illisible) de ὀμμάνα. Il s'agit bien d'un titre, mais on remarquera que si l'utilisation de ἀββῶς est banale en contexte chrétien, celle de ὀμμάνα est rare⁶⁸. Les papyri du même site offrent d'ailleurs un autre exemple de mot translittéré de l'arabe ; il s'agit là encore d'un titre, celui de « Commandeur des croyants », *Amir al-Mumnim*, transcrit littéralement : ἀμραλμυνιμ⁶⁹.

Parmi les termes de parenté, le mot araméen *bar* « fils » est également attesté en transcription grecque, mais en contexte juif, à Beth Shearim.

SCHWABE M. et LIFSHITZ B. (1967), *Beth She'arim II, The Greek Inscriptions*, Israel Exploration Society, Jerusalem [en hébreu ; version anglaise, 1973], n° 23 (CIJ 998)

Ἰωσήφ βαρ Μοκιμ.

⁶⁶ ERGEÇ et YON, « Nouvelles inscriptions », n° 6n. Voir par exemple FRÖSEN *et alii*, *Petra Papyri*, 1, 57. Pour l'anthroponyme, voir Σοελοζ (Mt Nebo : I. *Jordanie* 2, 75).

⁶⁷ KIRK G.E. et WELLES C.B. (1962), « The Inscriptions », in DUNSCOMBE COLT H. (éd.), *Excavations at Nessana (Auja Hafir, Palestine) I*, British School of Archaeology in Jerusalem, Londres, p. 151-152 (fac-similé), n° 38b (graffito, martyrium de l'église nord, pièce 14). Voir *Bull. ép.* 1965, 441.

⁶⁸ Le mot apparaît également dans l'onomastique : voir les n° 109 (Ὀμομοεύση : Umm Musa) et 185 (Ὀμομοσεΐδη : Umm Sa'id) dans KIRK G. E. et GIGNOUX Ph. (1996), « Greek Funerary Inscriptions and Ostraca from Elusa », *Atiqot* 28, p. 171-192 ou bien Ομομοσελαμη (à Birsama, dans le Négev : *Bull. ép.* 1997, 659). On est là encore à mi-chemin entre l'anthroponyme et le nom commun. Un autre dérivé du même mot forme un « nom-phrase ». Il signifie « mère du père » et est attesté avec des orthographes variées dans cette même zone géographique : voir MEIMARIS Y. E. et KRITIKAKOU-NIKOLAROPOULOU K. I. (2005), *Inscriptions from Palestina Tertia*, vol. Ia, *The Greek Inscriptions from Ghor Es-Safi (Byzantine Zoora)*, (Meletemata, 41) National Hellenic Research Foundation, Athènes, n° 34, 89 (Ὀμμαβίη), 311 (Ὀμαβη), 129 (Ὀμμάβι), 35 (Ὠμμαάβι), 46, 242 (Ὀύμμαβίη) ; voir également la discussion sur l'étymologie, p. 132 avec d'autres références (dans la même zone). Pour des noms de signification équivalente en araméen, voir *supra*, n. 64.

⁶⁹ KRAEMER C. J. (1958), *Excavations at Nessana (Auja Hafir, Palestine) III. Non-Literary Papyri*, Princeton University Press, Princeton, n° 92, l. 36 et 40. Sur la situation linguistique à Nessana, voir l'article de WASSERSTEIN D. J. (2003), « Why did Arabic Succeed where Greek Failed ? Language Change in the Near East after Muhammad », *Scripta Classica Israelica* 22, p. 257-272. Le terme (sous la forme ἀμήρα ἀλ μουμενήν) apparaît également dans DI SEGNI L. (1997), « The Greek Inscriptions of Hammat Gader », in HIRSCHFELD Y. (éd.), *The Roman Baths of Hammat Gader. Final Report*, Israel Exploration Society, Jérusalem, p. 185-266 (au n° 54, p. 237-240, daté de 662 apr. J.-C.), et également, sous diverses formes, dans la littérature d'époque byzantine (voir le *Lexikon zur byzantinischen Gräzität* (fasc. 1, 1994, s.v. ἀμερμουμνής). On trouvera aussi de nombreux exemples de translittérations de l'arabe dans les papyri de Pétra : voir AL-GHUL O. (2006), « Preliminary Notes on the Arabic Material in the Petra Papyri », *Topoi* 14, p. 137-167.

On pourrait aussi comprendre qu'il s'agit d'un nom propre Βαρμοκιμ, mais je n'en connais pas d'attestation, alors que le nom Μοκιμ(ος) est extrêmement courant dans l'onomastique araméenne (voir également *infra* p. 406, n. 73, sur le « titre » *brby* dans les inscriptions juives).

Le féminin *brt* « fille », quant à lui, a été lu par J. T. Milik dans un graffiti du sanctuaire d'Aphlad à Doura Europos.

ROSTOVITZEFF, *Dura-Europos, Fifth Season*, p. 124, n° 437 (MILIK, *Dédicaces*, p. 139). Doura Europos, temple d'Aphlad, mur ouest, graffiti.

ΒΑΕΙCAPH ΒΑΡΙC ΔΑΒΑΗ | ΖΑΒΙΝΗ

Ce texte difficilement compréhensible est interprété par J. T. Milik de la manière suivante : Βαθισαρη βαρτε δα Βαρ-Ζαβινη, « Bat'isâr, fille de Barz^ebînê ». βαρτε serait donc la transcription de l'araméen *brt*, et *da* du relatif/préposition *d^e* servant en araméen à introduire le complément du nom. On aurait donc là presque une phrase araméenne transcrite en grec. La même préposition apparaîtrait aussi dans un autre graffiti sur le même mur.

ROSTOVITZEFF, *Dura-Europos, Fifth Season*, p. 125, n° 439 (MILIK, *Dédicaces*, p. 139). Doura Europos, temple d'Aphlad, mur ouest, graffiti.

ΒΑΦΑΔΑΑΔ | ΑΔΘΑΡΒΑ Χ Ε ΚΑΙ ΑC

L'interprétation repose sur une correction qui inverse les deux premières lettres de la l. 2 : DA au lieu de AD, permettant de lire la préposition araméenne ; le texte se traduirait donc « Baphladad da-Tharba, 5 deniers et un as ». Selon J. T. Milik, « le pronom relatif *d^e* exprime la dépendance d'un esclave à l'égard de son patron, ou bien l'origine... ».

Dans les deux cas, on le voit, il faut corriger l'*editio princeps*, ce qui est toujours possible dans le cas de graffiti, mais rend un peu hypothétique l'interprétation.

Pour ce qui est encore des titres, on signalera ici la curieuse orthographe du mot στρατηγός dans une inscription bilingue (araméenne et grecque) de Doura Europos : le personnage, qui porte un nom araméen bien connu, Ethpeni, exerce la fonction de stratège, mot transcrit en araméen ('*str[fg]*')⁷⁰ ; on a l'impression, d'après l'orthographe, que la partie grecque est une sorte de rétroversion depuis l'araméen, puisqu'il est dit ἰστρατηγα, avec la terminaison –a de l'araméen, et une prononciation de la

⁷⁰ ROSTOVITZEFF, *Dura-Europos. Seventh and Eighth Seasons*, p. 83, n° 845 (PAT 1085) (Mithreum).

première syllabe facilitée par le *iota* prothétique et une métathèse (ταρ pour τρα)⁷¹. Il semble probable que la gravure a été faite par quelqu'un qui ignorait le grec (hormis les lettres) ; le mot grec avait été aramaisé, et c'est donc ce mot d'emprunt devenu araméen qui est retranscrit en grec.

Parmi les titres et les appellatifs, toujours hors de l'araméen, on rappellera aussi la fréquence des transcriptions dans les inscriptions juives : on en distinguera deux catégories principales. Le phénomène le plus courant est l'inclusion du mot d'adieu hébreu (*shalom*) dans les textes grecs, soit en alphabet carré hébreu, soit plus rarement en transcription grecque⁷². On connaît également d'assez nombreux exemples de transcriptions pour des titres s'appliquant aux dignitaires religieux juifs : le terme *rabbi*, comme en français, était intégré à la langue grecque, au moins chez les Juifs⁷³. Un autre terme attesté plusieurs fois est *hazan* (« diacre »)⁷⁴.

⁷¹ Voir ROSENTHAL, *Die Sprache*, p. 31, n. 5. Pour le même type de phénomène dans l'onomastique (Ελεξάνδαρ pour le génitif Ἀλεξάνδρου), voir *Bull. ép.* 1997, 648, p. 595 (Golan).

⁷² Σαλομ. Plusieurs exemples dans les catacombes de Beth Shearim : SCHWABE et LIFSHITZ, *Beth She'arim II*, n° 21, 25 et 28 (respectivement *CIJ* 1034, 1036-1037, 1038 ; voir récemment NOY D. et BLOEDHORN H. (2004), *Inscriptiones Judaicae Orientis III: Syria and Cyprus*, (Texts and Studies in Ancient Judaism, 102) Mohr Siebeck, Tübingen, p. 228). On trouve également une forme abrégée de *shalom* : MASSON O. (1973), « Quelques noms de métiers grecs en -ās et les noms propres correspondants », *ZPE* 11, p. 15 (Jaffa) : Τούστου γναφέ(ω)ς Ιακω κυμινᾶ διὰ σαλώ (« [Tombeau] de Iustus le foulon, de Iakō, le marchand de cumin. En paix ! »). *SEG* 20, 491a : Σαλώ Μαρύα. Autres exemples (sur des ossuaires), n. 76 *infra*. On rappellera également l'expression *amen selah* (« en vérité, en vérité ») : WELLES C. B. (1938), « The Inscriptions », in KRAELING C. H. (éd.), *Gerasa, City of the Decapolis*, American Schools of Oriental Research, New Haven, n° 285 ; LIFSHITZ, *Donateurs et fondateurs dans les synagogues*, n° 78 ; *CIJ* 867 (sur une mosaïque : Ἀμήν. Σελά. Εὐ-ἀρήνη τῆ Συναγωγῆ.). Pour un exemple de la formule en hébreu (Alep), voir NOY et BLOEDHORN, *Inscriptiones Judaicae Orientis III*, p. 121 (Syr.76).

⁷³ On trouve à Beth Shearim diverses graphies : SCHWABE et LIFSHITZ, *Beth She'arim II* : ραββι (n° 175) ; ραβι (n° 174, 180) ; ριβ (n° 45, 202) ; ριββι (n° 46, 61, 208). On en trouverait ailleurs de nombreux exemples. Voir ainsi CLERMONT-GANNEAU Ch. (1901), *Recueil d'archéologie orientale IV*, Ernest Leroux, Paris, p. 142 ; *CIJ* 900 (Jaffa) : Ραβ Ἰούδα υἱὸς Ἰωνᾶθα ἡqbr ἡzh šl rb ywdn (...) brb (« Rab Iouda, fils de Iônathan [grec] ; « ce tombeau est celui de Rab Ioudan (...) illustre maître... » [hébreu]). Un autre titre est formé sur la même racine ; il apparaît en hébreu sous la forme *br rby* (« fils du rabbi », dans le sens d'« illustre maître », voir *CIJ* 893 et *CIJ* 900 cité *supra*), et en grec, *CIJ* 951 (Jaffa) : Σαμουηλ Γάλλου βηρηβι šlwm ou *CIJ* 943 : Ναοῦμ υἱὸς Σοίμωνος τῶν Βαρβαβί šlwm dans lequel βαρβαβί est interprété par CLERMONT-GANNEAU, *Recueil IV*, p. 142 comme βαρ-ραβι « fils du rabbi ». J.-B. Frey (éditeur du *CIJ*) préfère y voir le nom d'une famille.

⁷⁴ LEHMANN C. M. et HOLUM K. G. (2000), *The Greek and Latin Inscriptions of Caesarea Maritima*, The American Schools of Oriental Research, Boston, n° 166 (plaque de marbre blanc, sans doute de l'Antiquité tardive) : Τόπος Ἰσιδῶρου Θεωδώρου Ἰάκω Δώθη ἀζάνα. Un *hazan* est un assistant de l'archisynagogos. Voir aussi *IGLS IV* 1321 ; *CIJ* 805 ; LIFSHITZ, *Donateurs*, n° 40 (Apamée), sur une mosaïque : Ἐπὶ Νεμία ἀζζάνα καὶ τοῦ διάκονος ἐψηφῶθη ἡ πρόσθεσις [τοῦ] ναοῦ κτλ. (« Sous Néemia, le *hazan* et diacre, le porche du sanctuaire fut pavé en mosaïque... »). Sur ce terme, voir aussi NOY et BLOEDHORN, *Inscriptiones Judaicae Orientis III*, p. 98-100 (Syr.58) qui redonnent le texte d'Apamée. Voir également MILIK, « Les papyrus araméens », p. 559 et 615 pour ces fonctions et les noms divins et humains qui en sont tirés.

Dernier exemple, le mot $\chi\omega\acute{\eta}\nu$ (« prêtre ») apparaît à Beth Shearim, pour un personnage originaire de Beyrouth (Βυρίτιος)⁷⁵. Curieusement, l'inscription ne semble pas comporter le nom de ce prêtre⁷⁶. Si les noms de fonction se maintiennent parfois dans une langue étrangère, ils peuvent donc également servir de nom propre. Le cas est le même pour les noms de métiers, dont la spécificité explique le maintien dans une autre langue.

IV. NOMS DE MÉTIERS

Ainsi, le mot $\alpha\sigma\omega\phi\eta\rho$ apparaît dans les documents des grottes de Murabba'at : $\text{Ἰωσηπος } \alpha\sigma\omega\phi\eta\rho$, avec ce commentaire des éditeurs « $\alpha\sigma\omega\phi\eta\rho$ est une transcription de l'hébreu *hswpr* 'le scribe' »⁷⁷. La présence de l'article hébreu (*ha*) confirme cette interprétation. Le même terme apparaît également sous une forme araméenne dans le texte n° 94 (p. 225), a, l. 15, $[\Sigma]\omega\phi\eta\rho\alpha$ interprété comme Scribe (nom propre) avec ' final de l'emphatique araméen, mais il peut aussi être interprété comme le titre du personnage dont le nom a disparu. Le même nom commun araméen est peut-être employé comme nom propre dans une inscription de Nébi Ham dans l'Antiliban.

DUSSAUD R. et MACLER FR. (1901), *Voyage archéologique au Safâ et dans le Djebel ed-Drûz*, Ernest Leroux, Paris, p. 211-214, n° 104 ; GHADBAN Ch. (1987), « Observations sur le statut des terres et l'organisation des villages dans la Beqa' hellénistique et romaine », in FRÉZOULS E. (éd.), *Sociétés urbaines, sociétés rurales*

⁷⁵ SCHWABE et LIFSHITZ, *Beth She'arim* II, n° 148 (voir *Bull. ép.* 1956, 341 ; *SEG* 16, 832).

⁷⁶ À moins qu'il ne s'appelle simplement Βηρύτιος ! Pour mémoire, on citera LIFSHITZ B. (1960), « Fonctions et titres honorifiques dans les communautés juives », *RBi* 67, p. 61, n° 5 (inscription découverte dans la synagogue de Beth Shearim ; sur une plaque de marbre blanc, 19 x 27 x 4 cm ; d'après SCHWABE M. [1954], *Σχόλια, Commentationes de antiquitate classica*, The Magnes Press, Jérusalem, p. 73-85 [en hébreu]) : $\text{Μαρ } \Theta\iota\epsilon\tau\eta\tau\omicron\upsilon$ est interprété comme le titre araméen *mar* « maître », suivi de $\Theta\iota\epsilon\tau\eta\tau\omicron\upsilon$ pour $\text{δ}\alpha\iota\tau\eta\tau\omicron\upsilon$. L'inscription lue $\text{Σαλωνα κατανα Μαριαμη}$ (avec *κατανα* compris comme un adjectif transcrit de l'hébreu) dans RAHMANI L.Y. (1994), *A Catalogue of Jewish Ossuaries in the Collections of the State of Israel*, Israel Antiquities Authority – Israel Academy of Sciences and Humanities, Jérusalem, p. 194-195, n° 552 est réinterprétée avec vraisemblance dans le *Bull. ép.* 1996, n° 487 : le premier mot est sans doute $\sigma\alpha\omega(\mu)$ et le second (*κατανα*) peut-être un nom propre. Quelques autres exemples cités par L.Y. Rahmani (p. 195) montrent que ces adjectifs descriptifs transcrits de l'hébreu sont à considérer comme des surnoms, à mi-chemin entre mots du vocabulaire commun et véritables noms propres. Il cite également des exemples de ce type avec des adjectifs grecs ($\acute{\omicron}$ μικρός ou $\acute{\eta}$ μικρά). On signalera aussi que l'ossuaire inédit conservé à l'École biblique de Jérusalem (cité p. 195) : Σαλω καρζαλα et interprété « Salo the round » donne sans nul doute un autre exemple de la transcription de *shalom*, suivi d'un anthroponyme (voir n. 72, *supra*). Au n° 559 (p. 197), le mot $\text{ο}\upsilon\rho\upsilon\nu$ est expliqué comme la transcription de l'hébreu 'wrwn (« blindness »). Voir également *ibid.*, p. 13 n. 16 pour d'autres exemples (la référence à « Benoit *et al.* 1961 » est à corriger : voir ici n. 77, *infra*).

⁷⁷ BENOIT P., MILIK J. T. et DE VAUX R. (1961), *Les grottes de Murabba'at*, 2 vol., (Discoveries in the Judean Desert, 2) Clarendon Press, Oxford, n° 103 (p. 232), l. 1.

dans l'Asie Mineure et la Syrie hellénistiques et romaines, AECR, Strasbourg, p. 233, photo (Nébi Ham, sur un linteau).

Le texte débute par le nom d'autres magistrats, mentionne la construction d'un bâtiment par les autorités du village, puis τὴν δαπάνην τῆς κώμης Βηλιαβος Σαφαρα ἔγραψεν.

La solution la plus simple est de voir dans Σαφαρα un nom propre, pour lequel on connaît des parallèles (Σεφφερα à Palmyre), à moins qu'il ne s'agisse du nom de métier utilisé comme nom propre⁷⁸. Pourtant, R. Dussaud et Fr. Macler préfèrent y voir un nom commun (« scribe ») et traduisent donc : « *le scribe Beliabos a inscrit la dépense du village* » ; de même, à la fin du texte, le nom de l'artisan (graveur ou tailleur de pierre) n'est pas suivi d'un patronyme, mais d'un nom de métier (précédé toutefois de l'article) : Φλάκκος ὁ τεχνίτης.

STUCKY R. A., MATHYS H.-P. et WACHTER R. (2004), « Ψειλωτής (Psilotes) A New Greek Word from the Sanctuary of Eshmun at Sidon », *AHL* 20, p. 75-82, photo (résumé dans WACHTER R. [2005], « Die griechischen Inschriften », in STUCKY R. A. [éd.], *Das Eschmun-Heiligtum von Sidon. Architektur und Inschriften*, [Antike Kunst, Beiheft 19] Vereinigung der Freunde antiker Kunst, Bâle, p. 322, n° 3) ; voir REY-COQUAIS J.-P. (2002), « Noms de métiers dans les inscriptions de la Syrie antique », *CCG* 13, p. 254 avec *Bull. ép.* 2004, 375, p. 676 (D. Feissel) (Sidon, petite plaque de marbre blanc ; daté de 214 de l'ère de Sidon, soit 104 apr. J.-C.).

Ἔτους δις' μηνὸς | Πανήμου κ'. | Δωρόθεος Δημοστράτου | καὶ
Ἀλέξανδρος Νικαίου | καὶ Σεκοῦνδος καὶ Ἡλιόδωρος καὶ
Ἀπολλόδωρος καὶ ΦΗΛΞ | οἱ ἀπὸ τῆς τέχνης ψειλωτῶν | ἑαυτοῖς ἐκ
τῶν ἰδίων | κατασκεύασαν | σὺν γυναιξὶ | καὶ τέκνοις.

L'année 214, le 20 de Panèmos. Dôrothéos, fils de Démostratos, et Alexandros, fils de Nikaios, et Secundus et Héliodôros et Apollodôros et Felix (?), ceux de la corporation des pseilôtai, pour eux-mêmes, à leurs frais, ont construit, avec leurs femmes et leurs enfants.

Diverses hypothèses ont été émises sur la signification du terme *pselôtai* (ψειλωτῶν) : les éditeurs de l'inscription l'interprètent comme « tailleurs de pierre », d'après la racine sémitique *psl*, hellénisée morphologiquement⁷⁹. Pour J.-P. Rey-

⁷⁸ Parallèle à Palmyre Σεφφερα : PAT 0296-0299 (en araméen, *spr* ' « oiseau »). Le nom propre *spr* (« Scribe ») est aussi attesté au même endroit (sans transcription grecque) : *Inv* XI, 91. En grec, en composition, *Bull. épigr.* 1938, 524 (NOY et BLOEDHORN, *Inscriptiones Judaicae Orientis* III, p. 150 [Syr.87] ; synagogue de Doura Europos) : Βαρσαφαρα. Pour le nom de métier, GHADBAN, « Observations sur le statut des terres », p. 233 : « nom de métier qui a fini par devenir un nom propre ». La seconde interprétation (nom propre « Scribe ») a pour elle la graphie du grec, sans gémination du -φ.

⁷⁹ En syriaque, *psl* qui désigne l'activité des carriers.

Coquais, il s'agit d'artisans utilisant les plumes pour confectionner des parures. Dernièrement enfin, D. Feissel a proposé de manière convaincante d'y voir un nom d'agent du verbe $\psi\iota\lambda\acute{o}\omega$ « raser » : il s'agirait donc d'une corporation de barbiers (donc $\psi\epsilon\iota\lambda\omega\tau\acute{\omega}\nu$) et le mot n'est pas sémitique⁸⁰.

En rapport avec les corporations, le mot $\acute{\alpha}\kappa\tau\acute{\eta}$, dans deux inscriptions grecques de Sidon, a aussi été interprété comme la transcription d'un terme sémitique qui signifierait « le bâtiment de réunion d'une corporation »⁸¹.

WACHTER, « Die griechischen Inschriften », p. 322, n° 2, pl. 33 (Sidon, petite plaque de marbre blanc ; daté de 98 apr. J.-C.).

(...) $\acute{\epsilon}\kappa\tau\acute{\iota}\sigma\theta\eta\ \acute{\eta}\ \acute{\alpha}\kappa\tau\acute{\eta}\ \tau\acute{\eta}\ \acute{\epsilon}'\ \tau\acute{\epsilon}\chi\eta\eta\ \kappa\lambda\epsilon\iota\nu\omicron\pi\eta(\gamma)\acute{\omega}\nu\ \acute{\epsilon}\kappa\ \tau\omicron\upsilon\ \kappa\omicron\iota\nu\omicron\upsilon$.
 (...) *a été construite l'aktè, pour la 5^e corporation des fabricants de klinè, sur les (fonds) communs.*

SEYRIG H. (1959), « Divinités de Sidon », *Syria* 36, p. 52 (repris dans SEYRIG, *Antiquités syriennes* VI, p. 25 ; *SEG* 18, 599). Voir REY-COQUAIS J.-P. (1998), « Modifications de certaines lectures et traductions », *National Museum News* 7, p. 37 (traduction « le cap des charpentiers ») et WACHTER, « Die griechischen Inschriften », p. 321 (Sidon, trône aux sphinx dit d'Astarté ; daté de 170 de l'ère de Sidon, soit 60 apr. J.-C.). Pas de photo lisible publiée.

$\epsilon\tau\omicron\upsilon\varsigma\ \omicron\rho'\ \acute{\alpha}[\phi\iota\epsilon\rho]\acute{\omega}\theta\eta\ |\ \acute{\epsilon}\pi\acute{\iota}\ [\tau]\acute{\eta}\varsigma\ \acute{\alpha}\kappa\tau\acute{\eta}\varsigma\ \tau\epsilon\kappa\tau\acute{o}\lambda\omicron\nu\omicron\nu$.
L'an 170, (ce monument) a été consacré, sur l'aktè des charpentiers.

Dans le premier cas, il s'agit clairement d'une construction, et le rapprochement entre les deux textes amène donc à douter de l'interprétation « cap » proposée pour l'inscription des charpentiers. Pourtant, il faut considérer avec prudence l'appel à une racine sémitique, ne serait-ce que parce qu'il est aventuré de rapprocher ce mot d'apparence purement grecque d'une racine sémitique qui n'est pas attestée à Sidon, ni dans les langues utilisées dans la région (phénicien ou araméen).

Un autre exemple de mot inconnu a été interprété comme un nom de métier.

⁸⁰ Sur les barbiers ($\kappa\omicron\upsilon\rho\epsilon\upsilon\varsigma$) dans les sanctuaires du Proche-Orient, voir MILIK, *Dédicaces*, p. 150. Voir aussi ROBERT L. (1955), *Hellenica* X, p. 96-104 pour la liste des inscriptions qui mentionnent des barbiers. Depuis lors, le corpus est à compléter principalement par les inscriptions du site chypriote de Kafizin : MITFORD T. B. (1980), *The Nymphaeum of Kafizin. The Inscribed Pottery*, (Kadmos, Suppl., 2), W. De Gruyter, Berlin/New York. Une corporation de barbiers (qui portent le nom habituel de $\kappa\omicron\upsilon\rho\epsilon\upsilon\varsigma$!) est attestée à Sidon : YON J.-B. avec la collab. d'APICELLA C. (2005), « Inscriptions de Sidon conservées à Byblos », *BAAL* 9, p. 293-295, n° 4. S'agit-il de la même, d'une autre ?

⁸¹ « In $\acute{\alpha}\kappa\tau\acute{\eta}$ die Wurzel arabisch 'aqada 'zusammentreffen' zu vermuten » : WACHTER, « Die griechischen Inschriften », p. 321.

LIFSHITZ B. (1964), « La nécropole juive de Césarée », *RBi* 71, p. 384, n° 1, photo (*Bull. ép.* 1965, 438) ; LEHMANN et HOLM, *Inscriptions of Caesarea Maritima*, n° 168 (plaque de marbre blanc, sans doute de l'Antiquité tardive).

Θήκη Λεολντήου Σησηνίου κατωλα (menorah).

B. Lifshitz rattachait le mot κατωλα à une racine sémitique *ktl* (*qatala* en arabe), « couper (du bois) », d'où « bûcheron ». Comme le premier éditeur, J. et L. Robert (dans le *Bull. ép.*) émettent l'hypothèse qu'il s'agit d'un surnom, plutôt que d'un nom de métier à proprement parler.

Parmi les noms de métiers, on citera aussi l'exemple des corporations de Palmyre, même si le sens, l'étymologie et l'origine sont très controversés⁸².

Inv XII, 37, l. 4-5, photo (console murale découverte dans la grande colonnade ; 257/258 apr. J.-C.)

...[τὸ] συμπόσιον [τῶν] ου(α)ννων. . .

H. Seyrig (dans l'*Inv* XII) proposait de restituer [Θιλ]ουαννων du nom des habitants de l'île de Bahrein (golfe Arabo-persique) avec laquelle les Palmyréniens avaient des relations bien attestées⁸³ et il est vrai qu'on pencherait volontiers, comme Chr. Dunant (dans son commentaire du texte suivant), pour un ethnique tiré d'un toponyme. Pourtant, d'autres interprétations ont été proposées, parmi lesquelles une translittération du latin *vannus*. Elles s'appuient en particulier sur le fait que les associations attestées à Palmyre sont des corporations de métiers (avec le même terme συμπόσιον), comme τὸ συμπόσιον σκυ(έ)ων καὶ ἀσκοναυτοποιῶν⁸⁴. Le texte suivant pose également des problèmes d'interprétation, mais on a généralement voulu faire des κονετοι un nom de métier, tiré de l'araméen (soit « citharèdes » ou « artisans du métal »), interprétations qui sont loin d'être assurées⁸⁵.

⁸² Voir dernièrement l'article de KAIZER T. (2002), « The Symposium of the Konetoi in an Inscription Set Up in Honour of Odaenathus at Palmyra », *SEL* 19, p. 149-156.

⁸³ Voir l'inscription *Inv* X, 38 et l'interprétation de BOWERSOCK G. W. (1987), *Classical Philology* 82, p. 178-181 [compte-rendu de TEIXIDOR J. (1984), *Un port romain du désert, Palmyre, Semitica* 34].

⁸⁴ « Symposium des corroyeurs et des fabricants d'outres pour les bateaux » ; inscription publiée avec commentaire par SEYRIG H. (1963), « Les fils du roi Odaïnath », *Annales archéologiques syriennes* 13, p. 161, n° 1 (repris dans *id.*, *Scripta varia*, p. 267).

⁸⁵ L'article récent de KAIZER, « The Symposium of the Konetoi », permet de ne pas entrer plus dans le détail des différentes interprétations. Voir aussi son livre KAIZER, *The Religious Life*, p. 216-220. Pour un nom de métier fantôme dans une inscription d'Antioche de Syrie, voir dernièrement SEG 52, 1551 : le texte porte ΓοΑΒ et l'abréviation du mot οὐγκίαι (« onces ») suivi du numéral 32 n'avait pas été reconnue par le premier éditeur (qui pensait à un nom de métier sémitique). L'interprétation était déjà corrigée dans les *IGLS* III, 789 ; l'inscription est reprise par LAJTAR A. (2002), « Eine jüdische Inschrift aus Antiochia in Syrien », *ZPE* 140, p. 101-102 (voir D. Feissel, *Bull. ép.* 2003, 559 qui doute du caractère judaïque du

DUNANT Chr. (1971), *Le sanctuaire de Baalshamin III, Les inscriptions*, Institut suisse de Rome, Rome, n° 52, l. 3, photo (console de colonne, cour nord du sanctuaire ; 257/258 apr. J.-C.).

. . . τὸ συμπόσιον τῶν κοινῶν . . .

V. DATES ET CAS PARTICULIERS

Quelques cas difficiles à classer ou à interpréter sont regroupés ici. Les plus simples sont quelques exemples épigraphiques de noms de mois sémitiques simplement translittérés en grec (Ab, Siwan et Shebat). Deux exemples datent du III^e siècle, un troisième du VI^e. Tous proviennent de l'ancienne province romaine d'Arabie et utilisent donc l'ère de cette province (débutant en 106 apr. J.-C.) dans les formules de datation⁸⁶. L'emploi des noms locaux pour les mois est bien attesté dans les inscriptions grecques d'Égypte. Une inscription de Syrie du Sud présente peut-être une date dans laquelle le mot araméen pour « année » serait employé.

Waddington 2081 (SOURDEL D. [1952], *Les Cultes du Hauran à l'époque romaine*, [BAH, 53] Librairie orientaliste Paul Geuthner, Paris, p. 71, n. 4) (Amra en Batanée), sur une base (année 190 de l'ère de Bostra soit 295 de l'ère chrétienne).

Αουειδος | Δάδου | ἐποίησε | τῇ | Ἀθηνᾶ | σενοτοῦ ρϞ' .
Aoueidōs, fils de Dados, a fait pour Athènes, sennotou 190.

Faute de dessin ou de photo de l'inscription, on ne peut qu'enregistrer cette lecture, mais l'utilisation de ce mot (Σενοτου pour *šnt* « année » en araméen ?), qui plus est, morphologiquement hellénisé (génitif en -ου), est curieuse, et sans parallèle. Il est difficile de croire que le rédacteur ne connaissait pas le mot grec (ἔτους), si

monument) et indépendamment dans NOY et BLOEDHORN, *Inscriptiones Judaicae Orientis* III, p. 117-118 (Syf.73).

⁸⁶ Dans l'ordre chronologique, NEGEV A. (1981), *The Greek Inscriptions from the Negev*, (Studium Biblicum Franciscanum. Collectio Minor, 25) Franciscan Printing Press, Jérusalem, n° 10 de 241 (déjà dans SEG 28, 1390) : ἐτελεύτησεν δ' Αβ ἔτους ρλς' ; *I. Jordanie* 4, 18 de 256 : ἔτους ρνα', μηνὸς Σιουαν κς' ; USTINOVA Y. et FIGUERAS P. (1996), « A New Greek Inscription from Be'er Sheva », *Atiqot* 28, p. 167-170 (*Bull. ép.* 1998, 526 ; SEG 46, 1813) de la première moitié du VI^e siècle (les différents systèmes utilisés ne concordent pas) : ἐν μηνὶ Σουβατ τῆς ἰνδ(ικτιῶνος) ἀ' ἔτ(ους) τλη'. Ériphane (*Panarion*, LI, 24) cite également deux noms de mois arabes (κατὰ Ἀραβας : on pourrait aussi comprendre qu'Ériphane parle de la province d'Arabie, mais il s'agit bien ensuite de l'hébreu comme langue) : Αλεωμ et Αγγαθαλβαιθ, ainsi que des noms de mois hébreux (κατὰ Ἑβραίουσ Τεῆθ). L'expression κατὰ Σύρουσ εἶτ' οὖν Ἑλληνας introduit quant à elle un nom de mois macédonien : texte cité d'après HOLL K. (éd.) (1922), Epiphanius, *Ancoratus und Panarion*, II (Die griechischen christlichen Schriftsteller, 31) Hinrichs, Leipzig. Voir *infra* pour une transcription du nom du mois de Nisan dans un texte entièrement translittéré (CUMONT, *Fouilles*, n° 11).

courant dans l'épigraphie, mais qu'il ait eu assez de compétences linguistiques pour créer un génitif⁸⁷.

Plus difficiles à interpréter sont les cas suivants :

SEYRIG H. (1951), « Aradus et Baetocaecé », *Syria* 28, p. 191-193, photo (repris dans SEYRIG H. [1953], *Antiquités syriennes* 4, Paris, p. 170-172) ; *IGLS* VII 4041 ; PIEJKO Fr. (1982), « A Bronze Plaque for the God of Baetocaecae », *Berytus* 30, p. 97-103 (Baetocaecae), sur une plaque de bronze.

Θεῶ μεγίστῳ | Κεραυνίῳ Βηλιχι ΤΟΚΑΜΗΛΙΑ τὴν κοτολχὴν τοῦ Βηλιχι.

Au dieu très grand au foudre de Baitocaecé, tokamèlil, propriété (?) (du dieu ?) de Baitocaecé.

Les lettres TOKAMHΛΙΑ ont suscité la sagacité de différents interprètes. On a voulu voir dans TOKAMH un nom propre (ΛΙΑ corrigé en διὰ), à moins qu'il ne se soit agi de KAMHΛΙΑ, ou encore de la transcription du nom Tuqâm-'elîm⁸⁸, ou bien en faire un nom sémitique transcrit : τὸ καμη pour le mot sémitique *qmh*, « la farine »⁸⁹. Le plus simple est peut-être de suivre la correction de J.-P. Rey-Coquais qui proposait de lire τὸ καμήλι(ν) pour τὸ καμήλιον (« petit chameau »), correction adoptée et défendue par F. Piejko.

CANOVA R. (1954), *Iscrizioni e monumenti protocristiani del Paese di Moab*, (Sussidi allo Studio delle Antichità Cristiane, 4) Pontificio istituto di archeologia cristiana, Rome, p. 239-240, n° 242 (texte ci-dessous), photo ('Ainûn, au sud de Kerak, stèle funéraire de pierre ; 515 selon l'ère de Bostra, 9^e indiction, ce qui correspond à 620-621 apr. J.-C.). Marque d'abréviation (en forme de S) après la dernière lettre.

Ἐνθάδε | κίτε Θεόδωρος Γεωργίου ἔτ(ους) φιέ' | ἰνδ(ικτιῶνος) θ' .
Θῆς | ΒΑΘΑΑ ἀμαρ(ί)ας ou bien -ήματα).

Ci-gît Théodôros, fils de Geôrgios, l'année 515, 9^e indiction ». La suite est plus difficile. R. Canova traduisait « Poni ... le colpe (?) ».

L'éditrice, qui pense à la transcription d'un mot sémitique, considère qu'il s'agit d'une prière pour la rémission des péchés. On notera que dans l'ensemble du corpus rassemblé par R. Canova, les formules de ce type après les dates sont très rares et

⁸⁷ Comme me le fait remarquer Julien Aliquot, la date pourrait être précédée de l'article au génitif (τοῦ) ; se pose alors le problème de ΣΕΝΝΟ dont le sens n'est pas plus clair.

⁸⁸ Pour les deux premiers, voir les références dans *IGLS* VII ; pour le troisième anthroponyme (non attesté par ailleurs), MILIK, *Dédicaces*, p. 6.

⁸⁹ R. Dussaud dans SEYRIG, « Aradus », p. 193.

les interprétations en sont souvent sujettes à caution⁹⁰. Pour cette raison, l'hypothèse d'un nom propre, du type Βαθ- (pour Βαρτ-, « fille de »), est tentante : R. Mouterde proposait d'ailleurs de lire θέσ(ις) Βαθαλα Μαρτ(υρίου)⁹¹. On lui objectera que l'abréviation des noms propres n'est pas courante dans ce corpus. En revanche, la lecture du premier nom propre est fort possible⁹², ce qui supprime du même coup un mot sémitique en translittération.

VI. TEXTES COMPLETS TRANSLITTÉRÉS

La dernière catégorie est celle des textes translittérés, catégorie à mettre à part : contrairement à l'emprunt de vocabulaire, pour lequel le locuteur ou le scribe ne maîtrise pas nécessairement la langue-source, la translittération implique qu'on est bilingue au niveau le plus superficiel, assez au moins pour se servir d'un système d'écriture autre que celui de la langue-source⁹³. Le fait qu'on ait proposé d'en reconnaître plusieurs exemples à Doura Europos peut être révélateur de la situation linguistique de cette ville frontière. En dehors de Doura Europos, l'ensemble le plus souvent cité est constitué de deux inscriptions gravées sur une plaque de chancel en basalte, à Zebed, près du lac Jabboul⁹⁴.

E. Littmann dans *AAES* IV, p. 52-56, n° 23-24, avec fac-similé p. 46 ; *IGLS* II 315 et 312 (Zebed).

n° 23. (l. 2 écrite à la verticale) +Ραβουλα Βασσωνι Σεργισ |
βερεδουχραναν.

Le dernier mot, écrit à la verticale, est sans nul doute la transcription de la formule syriaque *br(k) dwkrn* (« que notre mémoire soit bénie »). Bien plus, pour Littmann, Σεργισ est en fait une transcription du syriaque (*srgys* Serge), et non une forme Σέργισ de Σέργιος.

⁹⁰ Voir ainsi les n° 205, l. 6-8 et 382 pour lesquels les restitutions à la fin de l'inscription ne sont pas assurées.

⁹¹ Βαθαλα, fille de Μαρτύριος : MOUTERDE R. (1957), « Bibliographie », *MUSJ* 34, p. 267 (compte-rendu de CANOVA, *Iscrizioni*).

⁹² Outre Βαθελος à Mushanef, Hauran (W.K. Prentice dans *AAES* III, 385) et Βαθιλα à Doura Europos (ROSTOVITZEFF, *Dura-Europos. Fifth Season*, p. 178-179, n° 506), on signalera les nombreux exemples de noms féminins en Βατ- à Palmyre (MILIK, *Dédicaces*, p. 259).

⁹³ Même s'il ne s'agit que d'un niveau scolaire (ou même "pré-scolaire") dans une des deux langues : voir plus loin à propos de l'akkadien.

⁹⁴ Une troisième inscription (n° 22 de Littmann et 312 des *IGLS*) n'entre pas ici en ligne de compte ; il s'agit d'un texte grec et d'un texte syriaque, d'interprétation et de lecture difficiles. Voir TAYLOR, « Bilingualism », p. 313 sur les caractères dialectaux de l'araméen et du syriaque utilisés en Syrie du Nord (p. 302-303 et 312-314). Sur ce point, remarques dans le *Bull. ép.* 2003, 555 (P.-L. Gatier).

n° 24. (les trois dernières lettres du second mot à la verticale) Ζαωρθα
 σμασθα.

On reconnaît le syriaque ܙܘ'ܪܬ' ܫܡܫܬ' (« Za'ortâ la diaconesse »). Certes, la transcription d'un nom propre est un phénomène courant ; en ce qui concerne le titre, on peut se demander s'il ne s'agit pas du même procédé que celui qui est employé dans les exemples ci-dessus pour les *rabbi* et les *hazan* juifs. Néanmoins, la présence du premier texte semble indiquer qu'on a réellement affaire à des textes syriaques transcrits et non à un simple transfert. On a ici affaire à de la transcription pure et simple, sans doute par quelqu'un qui ne savait pas écrire le syriaque. Le problème semble le même avec le texte suivant :

CUMONT, *Fouilles*, n° 11 (avec G. Levi della Vida) et fac-similé p. 367 (*SEG* 7, 445) ; *Inv Doura* n° 51 ; MILIK J. T. (1967), « Inscription araméenne en caractères grecs de Doura Europos et une dédicace grecque de Cordoue », *Syria* 44, p. 289-291 ; cf. *Bull. ép.* 1968, 551 et 593 ; TEIXIDOR J. (1970), « Bulletin d'épigraphie sémitique », *Syria* 47, 1970, p. 375-377, n° 85 (repris dans TEIXIDOR, *Bulletin d'épigraphie sémitique*, p. 133-135) (Doura Europos, Temple de Bel, mur sud du pronaos) :

Θαρθην γοβνιν δααβ Αβιδσαλμα | βα νισαν ά α Βαρζακικη.
 Milik traduit : « *Deux fromages d'or, 'Abdšalmâ, le 1^{er} Nisan, à Barzaqiqê* », interprétation qui semble globalement acceptée depuis, à quelques nuances près (Teixidor propose de traduire « *Deux moules d'or* »).

Outre l'exemple possible de Ιαραβωλ Μαλχα, Doura Europos a, semble-t-il, fourni un troisième texte translittéré, mais faute d'illustrations publiées, l'interprétation en est très difficile.

Inv. Doura p. 56, n. 6 réinterprété par MOUTERDE R. (1942-1943), « Antiquités et inscriptions de Syrie et du Liban », *MUSJ* 25, p. 58-59 d'où *Bull. ép.* 1946-1947, 202 (Doura Europos, près de la citadelle, sur un petit autel votif, sur le pourtour de l'autel [lecture Du Mesnil du Buisson, *Inv Doura*]) :

Παπαι, Κ[α]πα, Πα[σ]χα, Χε[λι]δαν.

À la place de ces noms, Mouterde restitue Παλλικ<ο>πα <μ>α<λ>χα Χεμδαν et traduit « Au roi Pallikopa, Khemdan », Pallikopa étant le Παλλακόττας d'Arrien (*Bell. Civil.*, II 153) connu aussi par Arrien (*Anabase*, VII 21 : Παλλακόπας), canal par lequel l'Euphrate achevait son cours. On voit bien que cette interprétation ingénieuse est néanmoins sujette à caution, et surtout invérifiable⁹⁵.

⁹⁵ Voir également les textes ROSTOVITZEFF, *Dura-Europos, Fifth Season*, n° 437 et 439 cités plus haut à propos de la transcription du mot *brt* « fille » et de la préposition *d'*. Même s'il s'agit surtout de noms propres,

Autre exemple enfin, celui d'une tablette d'origine vraisemblablement mésopotamienne dont le texte en lettres grecques a été récemment reconnu comme de l'araméen.

GELLER M. J. (1997), « The Last Wedge », *Zeitschrift für Assyriologie* 87, p. 43-95, n° 18 (fac-similé ; sans interprétation) repris et interprété par KREBERNIK M. (2002), « Ein aramäischer Text in griechischer Schrift? », in ARNOLD W. et BOBZIN H. (éds), «*Sprich doch mit deinen Knechten aramäisch, wir verstehen es!*» (60 Beiträge zur Semitistik. Festschrift für Otto Jastrow zum 60. Geburtstag), Harrasowitz, Wiesbaden, p. 426-428 (fac-similé de M. J. Geller, p. 426). Je donne ici la transcription et la traduction de M. Krebernik, interprétation donnée avec de nombreux doutes. Tablette d'argile.

ανα εδια βαναι βαρ-
 χεν αμμουδ αμασαι-
 σε^Γμ¹⁹αια ιααβνα λα(ι)
 4 ζαβδαια σαιει
 να αμμοδ ζαβ-
 δαια λε να λεκ
 μεν ιωμ¹⁹ αδαια
 8 σεδμαι δαγων
 ααρ χεν νουφα-
 ρεσ μενχον οο^Γσυ⁷.

Dies (ist) ... der Söhne des B. Die Säule von ... haben wir dem Z. gegeben.
 Die Säule des Z. haben wir ihm und dir gegeben... vom Tage des Vertrags an, dem...
 (-Fest ?) des Dagan. Danach werden wir von euch die ... ablösen.

Certains mots sont en effet assez bien reconnaissables, βαναι (« fils » au pluriel, l. 1), la forme verbale ιααβνα (*yahabna* « nous avons donné »), ou la préposition et l'affixe de la seconde personne du pluriel μενχον (« de vous », l. 10), peut-être l'anthroponyme Ζαβδαια (l. 4 et 5-6), mais d'autres sont difficilement interprétables par l'araméen : εδια (l. 1). D'autre part, l'interprétation proposée par l'éditeur de certains termes est peut-être discutable : ainsi να (l. 6) représenterait la conjonction *wa* « et », mais on peut se demander quelle était la prononciation réelle de ces lettres (en particulier le *upsilon*). De même, la transcription λεκ de la préposition *l* suivie du suffixe de 2^e personne masculin est problématique (« problematisch », p. 427) comme le reconnaît l'auteur lui-même (voir l. 10 : μενχον, forme plus attendue). Si le texte est donc peut-être en araméen, la datation est difficile à donner. D'après C. A. Faraone (cité par GELLER, « The Last Wedge », p. 85), la tablette daterait des

ils forment des ensembles complets, entièrement translittérés, si du moins on suit l'interprétation de J. T. Milik.

environs de 300 apr. J.-C., ce qui semble bien tardif pour un tel objet. Le fac-similé est sans doute trompeur, mais on penserait volontiers à une date aux environs de l'ère chrétienne ou à la fin de l'époque hellénistique, ce qui correspond donc à la date des *Graeco-Babyloniaca*, même s'il s'agit peut-être d'un des exemples les plus tardifs (cf. *infra*, n. 98).

On trouverait facilement des parallèles à ce type de textes pour d'autres langues : les alphabets grecs et latins ont également servi à translittérer les langues punique⁹⁶, égyptienne⁹⁷, ou sumérienne et akkadienne (dans ce cas, on a coutume de parler de

⁹⁶ En Afrique du Nord : hors du domaine épigraphique, le texte le plus long est bien évidemment le passage du *Poenulus* de Plaute (cité *supra*). Sur ces textes (littéraires et épigraphiques), *corpusculum* assez complet de VATTIONI, « Glosse puniche ». Voir plus récemment *KAI* 175-180 (avec bibliographie antérieure). Alors que ces inscriptions viennent d'Afrique du Nord, le n° 174 provient du Liban (grotte de Wasta), mais, d'après l'onomastique, pourrait être le produit d'un habitant du monde punique. Le personnage s'appelle Αφθενναυ υιός Αφεσφουν (avec le mot grec υιός alors que le reste du texte serait en punique transcrit !), mais l'étymologie du premier nom est incertaine (« (nom du dédicant) dessen sem. Entsprechung nicht mit Sicherheit zu bestimmen ist », *KAI*, vol. II, p. 160). Voir également sur ces textes, ADAMS, *Bilingualism*, p. 240-242. Curieusement le phénicien semble n'avoir pas été translittéré fréquemment : outre l'exemple de Méléagre cité plus haut (mais on ne peut reconnaître le mot), une des rares attestations est une inscription de Pouzzoles (*OGIS* 594 repris par TORREY C. C. [1948], « The Exiled God of Sarepta », *Berytus* 9, p. 45-50, avec la pl. XV ; voir *Bull. ép.* 1949, 196). Le dieu saint de Sarepta (θεός [ἄγ]ιός (Σ)αρεπτινός) a navigué (κατέπλευσεν) de Tyr à Pouzzoles. Le texte se poursuit ainsi : ἤγαγεν [- -] ΗΛΕΙΜ κατ' ἐπιτολὴν του θεοῦ]. On reconnaît généralement un pluriel phénicien dans le mystérieux ΗΛΕΙΜ, soit « les dieux », soit encore le nom d'une fête (voir CLERMONT-GANNEAU Ch. [1909], « De Tyr à Pouzzoles », *Florilegium ou recueil de travaux d'érudition dédiés à Monsieur le Marquis Melchior de Vogüé*, Imprimerie nationale, Paris, p. 114). Comme le montre Clermont-Ganneau (*ibid.*, p. 127 n. 5), il peut s'agir aussi de la fin d'un mot, puisque le texte comporte un lacune à cet endroit. Torrey (« The Exiled God », p. 47-48) restituait de manière plutôt aventureuse [ις] ηλειμ, ce qui serait une transcription du phénicien 'š 'lm (« member of the Elim », c'est-à-dire une sorte de magistrature sacrée ?). Il semble toutefois préférable de traduire cette expression (d'ailleurs peut-être absente du texte de Pouzzoles) par « a man of god » : voir HOFTIIZER J. et JONGELING K. (1995), *Dictionary of the North-West Semitic Inscriptions*, 2 tomes, (Handbuch der Orientalistik, I.21) E. J. Brill, Leyde/New York/Cologne, p. 913, s.v. 'š₁, particulièrement p. 119-120.

⁹⁷ On trouvera dans deux articles de J. Quaegebeur la bibliographie antérieure : QUAEGEBEUR J. (1991), « Greek Transcriptions » et (1991), « Pre-Old Coptic », in ATIYA A. S. (éd.), *The Coptic Encyclopedia* 8, MacMillan, New York/Toronto, p. 141-142 et p. 190-191 (avec renvoi à PESTMAN P. W. *et alii* [1977], *Recueil de textes démotiques et bilingues*, 3 vol., E. J. Brill, Leyde, textes n° 11 [SB V 7658] et 12 [SEG 24, 1210]). Le nombre de textes est extrêmement réduit, alors que quelques siècles plus tard le copte se développa en adaptant l'alphabet grec. On distingue les textes pré-vieux-coptes [*pre-old Coptic*], qui translittèrent l'égyptien sans utiliser de graphèmes démotiques, des textes vieux-coptes [*old Coptic*], qui « sont écrits en caractères dits "vieux-coptes", c'est-à-dire au moyen d'un alphabet mixte, gréco-égyptien par ses origines graphiques, avec une majorité de graphèmes grecs certes, mais aussi une quantité non-négligeable de graphèmes tirés de l'écriture démotique » : KASSER R. (1980), « Prolégomènes à un essai de classification systématique des dialectes et subdialectes coptes selon les critères de la phonétique », *Le Muséon* 93, p. 53-112 et 237-297 (citation p. 238). Comme le remarque BAGNALL R.S. (1993), *Egypt in Late Antiquity*, Princeton, p. 238, les textes translittérés sont païens, alors que le copte sert pour une littérature uniquement chrétienne ; de même, les textes translittérés ne comportent jamais de mots grecs, alors que le copte est truffé de mots empruntés au grec.

*Graeco-Babyloniaca*⁹⁸). On a vu également que des mots et expressions hébreux ou arabes ont aussi été translittérés, et l'alphabet grec a servi à translittérer la Bible hébraïque (*Hexaples* d'Origène) ; d'autres auteurs chrétiens (Épiphane) se sont servis de cette méthode, pour comparer les différentes versions.

Les spécialistes hésitent dans l'interprétation des *Graeco-babyloniaca* : s'agissait-il de tablettes "scolaires" permettant à des Grecs d'apprendre plus facilement l'akkadien, ou au contraire, de l'utilisation d'un système graphique plus commode par des Babyloniens habitués à utiliser le grec⁹⁹ ? La même question est d'ailleurs posée par les spécialistes de l'origine du copte : doit-on y voir l'œuvre

⁹⁸ Les principales éditions de ces textes (avec la bibliographie antérieure) sont les suivantes : SOLLBERGER E. (1962), « Graeco-Babyloniaca », *Iraq* 24, p. 63-73 ; GELLER M. J. (1983), « More Graeco-Babyloniaca », *Zeitschrift für Assyriologie* 73, p. 114-120 ; BLACK J. et SHERWIN-WHITE S. (1984), « A Clay Tablet with Greek Letters in the Ashmolean Museum, and the "Graeco-Babyloniaca" Texts », *Iraq* 46, p. 131-140 ; KNUDSEN E. E. (1995), « The Ashmolean Museum Incantation in Greek Orthography », in DIETRICH M. et LORETZ O. (éds), *Vom Alten Orient zum Alten Testament* (Festschrift für Wolfram Freiherrn von Soden zum 85. Geburtstag am 19. Juni 1993), (Alter Orient und Altes Testament, 240) Verlag Butzon & Bercker, Kevelaer et Neukirchener Verlag, Neukirchen/Vluyn, p. 135-140 (avec la bibliographie antérieure du même auteur) ; GELLER, « The Last Wedge », p. 43-95 (corpus des 18 textes repérés). Certaines de ces inscriptions apparaissent dans CANALI DE ROSSI, *Iscrizioni dello estremo oriente*, qui ignore la bibliographie postérieure aux années 1940 et considère la plupart d'entre elles comme "araméennes". En fait, même si on a proposé d'expliquer la tablette publiée par BLACK et SHERWIN-WHITE, « A Clay Tablet », p. 132-133 (dans CANALI DE ROSSI, *Iscrizioni dello estremo oriente*, p. 74, n° 118 avec la mention « Ignoro l'esistenza di edizioni commentate di questo testo ») comme une transcription d'un texte araméen, parmi d'autres candidats (selon BLACK et SHERWIN-WHITE, « A Clay Tablet », p. 137-138), il a été montré depuis qu'il s'agissait d'une bilingue akkadien et sumérien avec des interférences de l'araméen (KNUDSEN, « The Ashmolean Museum Incantation... », p. 136-137 ; *contra*, GELLER, « The Last Wedge », mais voir KREBERNIK, « Ein aramäischer Text in griechischer Schrift? », p. 425). Il n'y a donc qu'un exemple presque sûr de tablette d'araméen transcrite (cf. *supra*), les autres tablettes connues sont en akkadien (et en sumérien). Aux n° 117, 120, 121, 122, 123, 124, 125 de CANALI DE ROSSI, *Iscrizioni dello estremo oriente*, correspondent les n° B3, A5, A2, B1, B3, A3 et B2 de SOLLBERGER, « Graeco-Babyloniaca » et les n° 13, 4, 1, 16, 13, 2 et 11 de GELLER, « The Last Wedge » (117 et 123 sont donc le même texte, l'un reproduit en photo, l'autre en fac-similé, sans transcription dans les deux cas). D'après la paléographie, seule donnée à notre disposition, la plupart des tablettes datent de la fin de l'époque hellénistique ou du tout début de notre ère ; seul le n° 10 de GELLER, « The Last Wedge » daterait du I^{er} ou du II^e siècle apr. J.-C. (voir p. 114).

⁹⁹ Voir les conclusions de BLACK et SHERWIN-WHITE, « A Clay Tablet », p. 138-139 ; KNUDSEN, « The Ashmolean Museum Incantation... », p. 135 (avec une préférence pour la seconde solution) ; *contra*, SOLLBERGER, « Graeco-Babyloniaca », p. 63. Dans le même sens, J. Oelsner in GELLER, « The Last Wedge », p. 48 : « A practice introduced into the scribal curriculum of transliterating into Greek letters specifically because the practice of writing on leather was becoming increasingly common ». Philippe Clancier, que je remercie des ses renseignements, m'indique (*per litt.*) que, selon lui, les Graeco-Babyloniaca sont des « textes scolaires servant à l'apprentissage des langues sumérienne et akkadienne notées en écriture cunéiforme. (...) Elles confirment qu'à la fin de l'époque hellénistiques, les élites de Babylone (car ces textes proviennent de Babylone et, plus précisément du temple de Bêl-Marduk, dieu poliade) étaient multilingues [araméen, grec, sumérien et akkadien]. (...) Il s'agit de tablettes reflétant l'apprentissage de personnes déjà habituées au contact de la langue et de l'écriture grecque. »

d'Égyptiens qui savaient le grec (écrit), mais ne connaissaient pas le démotique¹⁰⁰ ? Les cas sont évidemment variés selon les textes, et l'un d'entre eux est peut-être un manuel pour apprendre le grec (du type lexicque).

Dans les cas que nous venons de citer (Égypte, Mésopotamie, et dans une moindre mesure Afrique du Nord), comme dans le cas de l'araméen, il est frappant de constater que les exemples sont très peu nombreux. Le dossier proche-oriental gréco-araméen se distingue peut-être par le nombre de mots transcrits (par opposition aux textes complets), ce qui est moins vrai en Égypte, où l'on trouve surtout des textes ou des phrases (mais le corpus y est très réduit), ou encore en Mésopotamie. On a ainsi l'impression que, si le grec prédominait comme langue écrite au Proche-Orient, la coupure avec la langue locale (araméen) était moins totale qu'ailleurs, et que son vocabulaire spécifique devait être utilisé dans certains cas. Toutefois, la documentation grecque d'Égypte (épigraphique et papyrologique), très riche, en particulier par opposition à la Mésopotamie¹⁰¹, fournit également quelques exemples de mots transcrits, sans doute lorsque le concept n'avait pas d'équivalent en grec : le plus fréquent est l'adjectif épithète ἔσι (ou encore αἰσι, ἦσι, ou avec désinence grecque, ἔσιης), qui transcrit l'égyptien *h₃sy*, « glorifié », dans un contexte funéraire¹⁰².

Selon un article récent, dans l'Antiquité, langue et écriture étaient perçues comme une unité organique, et non comme des entités séparables, ce qui expliquerait que les cas de transcription soient toujours exceptionnels : ainsi dans le *P. Yadin 52*, l'auteur de la lettre (un Nabatéen) explique qu'il a écrit en grec (Ἑλληνεστί) en raison de son incapacité à écrire en hébreu (Ἑβραεστί)¹⁰³. H. Cotton en conclut, sans doute avec raison, que ce personnage, Soumaïos, connaissait l'araméen¹⁰⁴, mais ne savait

¹⁰⁰ Sur ces hypothèses, QUAEGBEUR, « Pre-Old Coptic », p. 190 (avec une liste de textes) et QUAEGBEUR J. (1982), « De la préhistoire de l'écriture copte », *Orientalia Lovaniensia Periodica* 13, p. 125-136 : on ne peut exclure une « tentative occasionnelle ou individuelle de rendre la prononciation d'un mot ou d'une formule au moyen d'un alphabet permettant de noter les voyelles » (p. 134).

¹⁰¹ Voir le corpus récent de CANALI DE ROSSI, *Iscrizioni dello estremo oriente*.

¹⁰² Dernièrement WAGNER G. (1998), « Le concept de "H₃sy" à la lumière des inscriptions grecques », in CLARYSSE W. et alii (éds.), *Egyptian Religion. The Last Thousand Years: Studies Dedicated to the Memory of Jan Quaegebeur II*, (*Orientalia Lovaniensia Analecta*, 84) Peeters, Louvain, p. 1073-1078. Le mot apparaît aussi en composition dans des anthroponymes.

¹⁰³ COTTON H. (2005), « Language Gaps in Roman Palestine and the Roman Near East », in FREVEL Chr. (éd.), *Medien im antiken Palästina. Materielle Kommunikation und Medialität als Thema der Palästinaarchäologie*, (Forschungen zum Alten Testament 2. Reihe 10) Mohr Siebeck, Tübingen, p. 151-169 (ici p. 161-163). Dans cet article est citée (p. 161) une étude de NAEH Shl. et PRICE J. (à paraître), « Transliteration as a Cultural Phenomenon in the Roman Near East », in *Epigraphy and Beyond: Cultural and Linguistic Change in the Near East from Hellenism to Islam, Proceedings of the International Conference Held at the Institute for Advanced Studies in Jerusalem on 29 June – 3 July 2003, non vidi*.

¹⁰⁴ Est-il aussi sûr que les Nabatéens comprenaient le judéo-araméen, comme le pense H. Cotton (COTTON, « Language Gaps », p. 162) ?

pas l'écrire, au moins dans sa version judéo-araméenne (on ignore ce qu'il en était pour l'écriture nabatéenne). Ce qu'elle souligne bien évidemment est qu'il n'était pourtant pas question d'écrire en alphabet grec, sans utiliser aussi la langue grecque (et non l'araméen transcrit).

Ce qui apparaît pourtant, dans le cas de l'égyptien, est la longue postérité de cette pratique de transcription à l'aide de l'alphabet grec, même si on en a peu d'exemples à date haute. La création, pour le copte, de signes spéciaux qui notaient les sons n'existant pas en grec, pourrait expliquer *a contrario* la rareté des translittérations : le grec est impropre à la transcription de textes longs en des langues dont le système phonétique est assez différent. Ce qui n'était pas gênant dans le cas d'un nom propre ou d'un mot isolé (en particulier pour en fixer la vocalisation rarement notée en sémitique) pouvait le devenir dans une lettre, ou plus encore pour un texte littéraire¹⁰⁵. On notera également que le même procédé (utilisation pour les sons n'existant pas dans la langue d'origine de signes spéciaux, dans ce cas les signes qui représentaient les sons n'existant pas en grec) fut aussi employé lors de l'adoption de l'alphabet phénicien pour noter le grec, à une époque bien plus ancienne. Dans le cas de l'égyptien, on a aussi des traces de tentatives pour constituer un alphabet purement égyptien tiré du démotique et incluant des voyelles¹⁰⁶ : comme pour le pré-copte, l'influence de l'alphabet grec est évidente, mais l'existence de ces deux tendances (alphabet "égyptien"/alphabet grec "complété") a pu contribuer à ralentir le processus et rendre dans un premier temps les translittérations moins nombreuses. Aussi bien dans le cas de l'akkadien que de l'hébreu (translittéré par Origène), le caractère "savant" et "scolaire" des transcriptions est frappant. L'utilisation de transcription d'une manière un peu systématique ne se fait que dans un milieu très cultivé, sans doute pour faciliter l'apprentissage d'une langue (que ce soit le grec ou l'akkadien) ou la compréhension de son contenu (Origène)¹⁰⁷.

¹⁰⁵ Certes, cela n'a pas empêché que l'alphabet arabe serve à transcrire des langues aussi différentes que le persan ou le turc. On laissera de côté le cas des textes magiques, dans lesquels il arrive souvent que des mots égyptiens ou sémitiques soient transcrits en lettres grecques ou que des lettres grecques (en particulier les voyelles) soient insérées dans des textes démotiques : sur la valeur magique des voyelles grecques, voir DIELEMAN J. (2005), *Priests, Tongues, and Rites: The London-Leiden Magical Manuscripts and Translation in Egyptian Ritual (100-300 CE)*, (Religions in the Graeco-Roman World, 153) E. J. Brill, Leyde, p. 63-69.

¹⁰⁶ OSING J. (1992), « Vocabulaires et manuels sacerdotaux à l'époque romaine », *Aspects de la culture pharaonique. Quatre leçons au Collège de France (février-mars 1989)*, *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* N.S. 12, p. 37-48.

¹⁰⁷ De même, Épiphane translittère par deux fois de l'hébreu (en l'empruntant à Origène ?) pour permettre de comparer la traduction des Septante et le texte original (voir *supra*, n. 7).

Si l'on s'intéresse plus spécifiquement aux exemples d'araméen transcrit en grec, en particulier aux mots d'emprunt, le point le plus évident est la prédominance des textes religieux dans ce petit corpus, prédominance qui serait encore confirmée par les exemples tirés des mondes juif ou punique (sans parler des autres régions). Cela n'est sans doute pas étonnant quand on connaît le maintien des différentes cultures sémitiques du Proche-Orient, et même leur renouveau (au moins dans la documentation) à l'époque romaine, appuyés en particulier sur la persistance des cultes et des traditions religieuses. De ce point de vue, c'est même plutôt la rareté de ce vocabulaire qui peut frapper, mais elle est compensée par le maintien de l'onomastique et surtout des théonymes dans une grande partie de la région. Comme toujours, une explication par des raisons religieuses peut dissimuler tout et son contraire et il est souvent difficile de savoir pour quelle raison, à un moment précis, on a préféré utiliser la transcription grecque d'un mot araméen plutôt que sa traduction. Le plus prudent est peut-être de se contenter de ce constat. Du point de vue de la méthode, on attirera l'attention sur le nombre important d'exemples douteux. Les exemples littéraires, ou bien les noms d'objets sans équivalent exact en grec (une variété de dattes ou des noms de mesure) semblent les plus sûrs.

En ce qui concerne la chronologie, on notera que la présence des mots transcrits semble proportionnelle à la richesse de la documentation (prédominance des périodes impériale et protobyzantine, avec peut-être un léger avantage à la première¹⁰⁸), et la période hellénistique n'a pour l'instant fourni qu'une seule attestation en Syrie même (à Géra), en raison sans doute de la rareté des inscriptions, alors que Délos, riche en inscriptions, donne trois exemples. Curieusement donc, il ne semble pas y avoir d'évolution particulière, et les exemples ne sont pas plus nombreux dans les années précédant la conquête arabe qu'à l'époque impériale. Cela rejoint donc les remarques faites plus haut sur la rareté de ce vocabulaire : comme souvent, les arguments peuvent être utilisés en deux sens opposés. L'existence même de ces termes ou de ces phrases transcrites souligne les lacunes de l'hellénisation, mais leur rareté permet de bien saisir la force de cette dernière.

Du point de vue géographique, on soulignera enfin la variété et la présence de beaucoup des grands sites et des grandes régions (y compris donc Délos, mais peut-être aussi Césarée de Palestine), avec néanmoins la prédominance d'une vaste zone allant de Doura Europos à la Syrie moyenne, en passant par Palmyre, et en incluant le Hauran. Il s'agit donc de la zone dans laquelle une très forte résistance des coutumes locales est bien attestée, en particulier dans le domaine du religieux.

¹⁰⁸ Sans doute parce que deux sites riches en documents d'époque impériale fournissent une grande partie des données (Palmyre et Doura Europos).

BIBLIOGRAPHIE

- ADAMS J. N. (2003), *Bilingualism and the Latin Language*, Cambridge University Press, Cambridge.
- AMELING W. (2004), *Inscriptiones Judaicae Orientis II: Kleinasien* (Texts and studies in Ancient Judaism, 99), Mohr Siebeck, Tübingen
- AS'AD Kh. et TEIXIDOR J. (1985), « Quelques inscriptions palmyréniennes inédites », *Syria* 62, p. 271-280.
- BASLEZ M.-F. (1977), *Recherches sur les conditions de pénétration et de diffusion des religions orientales à Délos*, École normale supérieure de jeunes filles, Paris.
- BAUR P. V. C. et alii (éds.), *Excavations at Dura-Europos. Preliminary Report of Fourth Season of Work*, Yale University Press, New Haven.
- BEAN G. E. et MITFORD T. B. (1970), *Journeys in Rough Cilicia in 1964-1968*, (Ergänzungsbände zu den *Tituli Asiae Minoris*, 3) Böhlau, Vienne et Graz.
- BENOIT P., MILIK J. T. et DE VAUX R. (1961), *Les grottes de Murabba'at*, 2 vol., (Discoveries in the Judaean Desert, 2) Clarendon Press, Oxford.
- BERNARD-MARIE F. (1999), *La langue de Jésus. L'araméen dans le Nouveau Testament*, P. Téqui, Paris.
- BLACK J. et SHERWIN-WHITE S. (1984), « A Clay Tablet with Greek Letters in the Ashmolean Museum, and the "Graeco-Babyloniaca" Texts », *Iraq* 46, p. 131-140.
- BOWERSOCK G. W. (1987), [compte-rendu de TEIXIDOR J. (1984), *Un port romain du désert, Palmyre*, *Semitica* 34], *Classical Philology* 82, p. 178-181.
- BRASHEAR W. M. (1995), « The Greek Magical Papyri: An Introduction and Survey. Annotated Bibliography (1928-1994) », in *ANRW* II 18-5, p. 3380-3684.
- BRIQUEL-CHATONNET Fr. (1991), « Les derniers témoignages sur la langue phénicienne en Orient », *Rivista di Studi Fenici* 19, p. 3-21.
- Ead.* (1995), « Un cratère palmyrénien inscrit », *Aram* 7, p. 153-163.
- BROCK S. P. (1975), « Some Aspects of Greek Words in Syriac », in DIETRICH A. (éd.), *Synkretismus im syrisch-persischen Kulturgebiet*, Vandenhoeck & Ruprecht, Göttingen, p. 80-108.
- BROSHI M. (1992), « Agriculture and Economy in Roman Palestine: Seven Notes on the Babatha Archive », *Israel Exploration Journal* 42, p. 230-240.
- BRUNEAU Ph. (1970), *Recherches sur les cultes de Délos à l'époque hellénistique et à l'époque impériale*, (BEFAR, 217) De Boccard, Paris.
- CANALI DE ROSSI F. (2004), *Iscrizioni dello estremo oriente greco : un repertorio*, (Inscriften Griechischer Städte aus Kleinasien, 65) Dr. Rudolf Habelt, Bonn.
- CANOVA R. (1954), *Iscrizioni e monumenti protocristiani del Paese di Moab*, (Sussidi allo Studio delle Antichità Cristiane, 4) Pontificio istituto di archeologia cristiana, Rome.
- CANTINEAU J. (1935), *Grammaire du palmyrénien épigraphique*, Imprimerie de l'Institut Français d'Archéologie Orientale, Le Caire.
- CLERMONT-GANNEAU Ch. (1901), *Recueil d'archéologie orientale* IV, Ernest Leroux, Paris.
- Id.* (1903), *Recueil d'archéologie orientale* V, Ernest Leroux, Paris.
- Id.* (1909), « De Tyr à Pouzzoles », *Florilegium ou recueil de travaux d'érudition dédiés à Monsieur le Marquis Melchior de Vogüé*, Imprimerie nationale, Paris, p. 111-128
- COHEN D. (1970-), *Dictionnaire des racines sémitiques*, Mouton, Paris/La Haye puis Peeters, Louvain.
- COTTON H. (2005), « Language Gaps in Roman Palestine and the Roman Near East », in FREVEL Chr. (éd.), *Medien im antiken Palästina. Materielle Kommunikation und Medialität*

- als Thema der Palästinaarchäologie*, (Forschungen zum Alten Testament 2. Reihe 10) Mohr Siebeck, Tübingen, p. 151-169.
- COTTON H. et YARDENI A. (éds.) (1996), *Aramaic, Hebrew and Greek Documentary Texts from Nahal Hever and Other Sites. The Seiyâl Collection II*, (Discoveries in the Judaean Desert, 27) Clarendon Press, Oxford.
- CUMONT FR. (1917), *Études syriennes*, Picard, Paris.
- Id.* (1924), « Une dédicace de Doura Europos colonie romaine », *Syria* 5, p. 346-358.
- Id.* (1926), *Fouilles de Doura Europos*, 2 vol., (BAH, 9) Librairie orientaliste Paul Geuthner, Paris.
- Id.* (1930), « Nouvelles inscriptions grecques de Suse », *CRAI*, p. 208-220.
- DEAN J. E. (1935), *Epiphanius' Treatise on Weights and Measures. The Syriac Version*, University of Chicago Press, Chicago.
- DECOURT J.-C. (2003 [2005]), « À propos d'IGLS V, Émésène », *Syria* 80, p. 161-176.
- DENTZER J.-M. (1990), « *Naiskoi* du Hauran et *qubbah* arabe », in ZAYADINE F. (éd.), *Petra and the Caravan Cities*, Department of Antiquities, Amman, p. 207-219.
- Id.* (1990), « Édifices d'époque hellénistico-romaine et tradition des pierres cultuelles en Syrie et en Arabie », in MATTHIAE P., VAN LOON M. et WEISS H. (éds.), *Resurrecting the Past. A Joint Tribute to Adnan Bounni*, Nederlands Historisch-Archaeologisch Instituut te Istanbul, Istanbul, p. 65-83.
- DI SEGNI L. (1997), « The Greek Inscriptions of Hammat Gader », in HIRSCHFELD Y. (éd.), *The Roman Baths of Hammat Gader. Final Report*, Israel Exploration Society, Jérusalem, p. 185-266.
- DIELEMAN J. (2005), *Priests, Tongues, and Rites: The London-Leiden Magical Manuscripts and Translation in Egyptian Ritual (100-300 CE)*, (Religions in the Graeco-Roman World, 153) E. J. Brill, Leyde.
- DOZY R. (1967), *Supplément aux dictionnaires arabes*, 3^e éd., E. J. Brill – Maisonneuve et Larose, Leyde/Paris.
- DU CANGE, Ch. Du Fresne (1688), *Glossarium ad scriptores mediæ & infimæ graecitatis*, Apud Anisson, J. Posuel et C. Rigaud, Lyon.
- DUNAND M. (1932), « Nouvelles inscriptions du Djebel Druze et du Hauran (suite) », *RBi* 41, p. 561-580.
- DUNANT Chr. (1971), *Le sanctuaire de Baalshamin III, Les inscriptions*, Institut suisse de Rome, Rome.
- DUSSAUD R. (1927), *Topographie historique de la Syrie antique et médiévale*, (BAH, 4) Librairie orientaliste Paul Geuthner, Paris.
- DUSSAUD R. et MACLER Fr. (1901), *Voyage archéologique au Safâ et dans le Djebel ed-Drûz*, Ernest Leroux, Paris.
- Eid.* (1902), *Rapport sur une mission scientifique dans les régions désertiques de la Syrie Moyenne, Nouvelles archives des missions scientifiques et littéraires* 10, p. 411-744.
- ERGEÇ R. et YON J.-B. (à paraître), « Nouvelles inscriptions de Zeugma », in ABADIE-REYNAL C. (éd.), *Zeugma III. Rapport final des fouilles françaises à Zeugma-Moyenne vallée de l'Euphrate* (1995-).
- FEISSEL D. et GASCOU J. (1995), « Documents d'archives romains inédits du Moyen-Euphrate, I, les pétitions (P. Euphr. 1 à 5) », *JS*, p. 65-119.
- FIELD Fr. (éd.) (1964), *Origenis Hexaplorum : quae supersunt siue veterum interpretum Graecorum in Totum Vetus Testamentum Fragmenta*, 2 vol., Olms, Hildesheim (reproduction de l'édition Oxford, 1875).

- FRÖSEN J., ARJAVA A. et LEHTINEN M. (éds.) (2002), *The Petra Papyri* I, (American Center of Oriental Research Publications, 4) American Center of Oriental Research, Amman.
- GATIER P.-L. (1997), « Villages et sanctuaires en Antiochène », *Topoi* 7, p. 751-775.
- Id.* (2001), « Installations et sanctuaire du Proche-Orient romain : pour en finir avec l'*andrôn* », *Topoi* 11, p. 9-15.
- Id.* (2002), « IX. 2. Karak Nouh », in GUBEL E. (éd.), *Art phénicien. La sculpture de tradition phénicienne*, RMN – Snoeck-Ducaju & Zoon, Paris/Gand, p. 151.
- GATIER P.-L. et SEIGNE J. (2006), « Le *Hammana* de Zeus à Gérasa », *Electrum* 11, p. 171-189.
- GAWLIKOWSKI M. (1990), « Les dieux de Palmyre », in *ANRW* II 21-3, p. 2605-2658.
- Id.* (1999), « *Motab* et *hamana*. Sur quelques monuments religieux du Levant », *Topoi* 9, p. 491-505.
- GELLER M. J. (1983), « More Graeco-Babyloniaca », *Zeitschrift für Assyriologie* 73, p. 114-120.
- Id.* (1997), « The Last Wedge », *Zeitschrift für Assyriologie* 87, p. 43-95.
- GHADBAN Ch. (1987), « Observations sur le statut des terres et l'organisation des villages dans la Beqa' hellénistique et romaine », in FRÉZOULS E. (éd.), *Sociétés urbaines, sociétés rurales dans l'Asie Mineure et la Syrie hellénistiques et romaines*, AECR, Strasbourg, p. 217-238.
- AL-GHUL O. (2006), « Preliminary Notes on the Arabic Material in the Petra Papyri », *Topoi* 14, p. 137-167.
- GORDON R. L. (1994), « Mystery Metaphor and Doctrine in the Mysteries of Mithra », in HINNELS J. R. (éd.), *Studies in Mithraism*, (Storia delle religioni, 9) L'Erma di Bretschneider, Rome, p. 103-124.
- GRÉGOIRE H. (1938), « Notules épigraphiques », *Byzantion* 13, p. 165-182.
- HAIJAR Y. (1977), *La triade d'Héliopolis-Baalbek. Son culte et sa diffusion à travers les textes littéraires et les documents iconographiques et épigraphiques* I, (EPRO, 59) E. J. Brill, Leyde.
- Id.* (1990), « Baalbek, centre religieux sous l'Empire », in *ANRW* II 18-4, p. 2458-2508.
- Id.* (1990), « Dieux et cultes non héliopolitains de la Béqa', de l'Hermon et de l'Abilène à l'époque romaine », in *ANRW* II 18-4, p. 2509-2604.
- HENRY R. (éd.) (1971), Photius, *Bibliothèque*, t. VI, Les Belles Lettres, Paris.
- HOFTUIZER J. et JONGELING K. (1995), *Dictionary of the North-West Semitic Inscriptions*, 2 tomes, (Handbuch der Orientalistik, I.21) E. J. Brill, Leyde/New York/Cologne.
- HOLL K. (éd.) (1922), Epiphanius, *Ancoratus und Panarion*, II (Die griechischen christlichen Schriftsteller, 31) Hinrichs, Leipzig.
- HULTSCH Fr. (éd.) (1864), *Metrologicorum scriptorum reliquiae*, vol. I, Teubner, Leipzig.
- Id.* (1882), *Griechische und römische Metrologie. Zweite Bearbeitung*, Weidmann, Berlin.
- HUYSE Ph. (1999), *Die dreisprachige Inschrift Šabuhrs an der Ka'ba -i Zardušt (ŠKZ)*, 2 vol., (*Corpus Inscriptionum Iranicarum*, Part III, Pahlavi Inscriptions, I/1) School of Oriental and African Studies, Londres.
- INGHOLT H. (1936), « Inscriptions and Sculptures from Palmyra I », *Berytus* 3, p. 83-128.
- JARRY J. (1967), « Inscriptions arabes, syriaques et grecques du Massif du Bélus en Syrie du Nord », *Annales islamologiques* 7, p. 139-220.
- KAIZER T. (2002), « The Symposium of the Konetoi in an Inscription Set Up in Honour of Odaenathus at Palmyra », *SEL* 19, p. 149-156.
- Id.* (2002), *The Religious Life of Palmyra*, (Oriens et Occidens, 5) Franz Steiner Verlag, Stuttgart.
- KASSER R. (1980), « Prologomènes à un essai de classification systématique des dialectes et sub-dialectes coptes selon les critères de la phonétique », *Le Muséon* 93, p. 53-112 et 237-297.

- KIRK G. E. et WELLES C. B. (1962), « The Inscriptions », in DUNSCOMBE COLT H. (éd.), *Excavations at Nessana (Auja Hafir, Palestine) I*, British School of Archaeology in Jerusalem, Londres, p. 131-197.
- KIRK G. E. et GIGNOUX Ph. (1996), « Greek Funerary Inscriptions and Ostraca from Elusa », *Atiqot* 28, p. 171-192.
- KNUDSEN E. E. (1995), « The Ashmolean Museum Incantation in Greek Orthography », in DIETRICH M. et LORETZ O. (éds), *Vom Alten Orient zum Alten Testament* (Festschrift für Wolfram Freiherrn von Soden zum 85. Geburtstag am 19. Juni 1993), (Alter Orient und Altes Testament, 240) Verlag Butzon & Bercker, Kevelaer et Neukirchener Verlag, Neukirchen/Vluyn, p. 135-140.
- KRAEMER C. J. (1958), *Excavations at Nessana (Auja Hafir, Palestine) III. Non-Literary Papyri*, Princeton University Press, Princeton.
- KREBERNIK M. (2002), « Ein aramäischer Text in griechischer Schrift? », in ARNOLD W. et BOBZIN H. (éds), «*Sprich doch mit deinen Knechten aramäisch, wir verstehen es!*» (60 Beiträge zur Semitistik. Festschrift für Otto Jastrow zum 60. Geburtstag), Harrassowitz, Wiesbaden, p. 425-428.
- KUBINSKA J. (1968), *Les monuments funéraires d'Asie Mineure*, PWN-Éditions scientifiques de Pologne, Varsovie.
- DE LAGARDE P. (1877), *Symmicta I*, Dieterich, Göttingen.
- ŁAJTAR A. (2002), « Eine jüdische Inschrift aus Antiochia in Syrien », *ZPE* 140, p. 101-102
- LEHMANN C.M. et HOLUM K.G. (2000), *The Greek and Latin Inscriptions of Caesarea Maritima*, The American Schools of Oriental Research, Boston.
- LEWIS N. (éd.) (1989), *The Documents from the Bar Kokhba Period in the Cave of Letters II. Greek Papyri* (N. Lewis). *Aramaic and Nabatean Signatures and Subscriptions* (Y. Yadin et J. C. Greenfield), (Judean Desert Studies) Israel Exploration Society – Hebrew University of Jerusalem – Shrine of the Book – Israel Museum, Jérusalem.
- LIFSHITZ B. (1960), « Fonctions et titres honorifiques dans les communautés juives », *RBi* 67, p. 58-64.
- Id.* (1964), « La nécropole juive de Césarée », *RBi* 71, p. 384-387.
- Id.* (1967), *Donateurs et fondateurs dans les synagogues juives*, (Cahiers de la Revue biblique, 7) Gabalda, Paris.
- LIPINSKI E. (1975), *Studies in Aramaic Inscriptions and Onomastics I*, (Orientalia Lovaniensia Analecta, 1) Leuven University Press, Louvain.
- Id.* (1992), « Bétyle », in *Dictionnaire de la civilisation phénicienne et punique*, Brepols, [Turnhout], p. 70-71.
- LUZ M. (1988), « Salam, Meleager ! », *Studi italiani di Filologia classica* 6, p. 222-231.
- MASSON E. (1967), *Recherches sur les plus anciens emprunts sémitiques en grec*, (Études et commentaires, 67) Klincksieck, Paris.
- MASSON O. (1973), « Quelques noms de métiers grecs en -ᾠς et les noms propres correspondants », *ZPE* 11, p. 1-19.
- MEIMARIS Y. E. et KRITIKAKOU-NIKOLAROPOULOU K. I. (2005), *Inscriptions from Palestina Tertia*, vol. Ia, *The Greek Inscriptions from Ghor Es-Safi (Byzantine Zoora)*, (Meletemata, 41) National Hellenic Research Foundation, Athènes.
- MILIK J. T. (1967), « Inscription araméenne en caractères grecs de Doura Europos et une dédicace grecque de Cordoue », *Syria* 44, p. 289-306.
- Id.* (1967), « Les papyrus araméens d'Hermoupolis et les cultes syro-phéniciens en Égypte perse », *Biblica* 48, p. 546-622.
- Id.* (1972), *Dédicaces faites par des dieux*, (BAH, 92) Librairie orientaliste Paul Geuthner, Paris.

- MILLAR F. (1995), « Latin in the Epigraphy of the Roman Near East », in SOLIN H., SALOMIES O. et LIERTZ U.-M. (éds.) *Acta Colloquii Epigraphicis Latini, (Commentationes Humanarum Litterarum, 104)* Societas scientiarum Fennica, Helsinki, p. 403-419.
- MITFORD T. B. (1980), *The Nymphaeum of Kafizin. The Inscribed Pottery*, (Kadmos, Suppl., 2), W. De Gruyter, Berlin/New York.
- MOUSTERDE R. (1942-1943), « Antiquités et inscriptions de Syrie et du Liban », *MUSJ* 25, p. 21-79.
- Id.* (1951-1952), « Antiquités de l'Hermon et de la Beqâ' », *MUSJ* 29, p. 19-89.
- Id.* (1957), « Bibliographie [Compte rendu de CANOVA, *Iscrizioni*] », *MUSJ* 34, p. 266-267.
- MOUTSOULAS E. (1973), « Τὸ Περὶ μέτρων καὶ σταθμῶν ἔργον Ἐπιφανίου τοῦ Σαλαμίνοϋ », *Θεολογία* 44, p. 157-198.
- MOWRY L. (1953), « A Greek Inscription at Jathum in Transjordan », *BASOR* 132, p. 34-42.
- NAEH Shl. et PRICE J. (à paraître), « Transliteration as a Cultural Phenomenon in the Roman Near East », in *Epigraphy and Beyond : Cultural and Linguistic Change in the Near East from Hellenism to Islam, Proceedings of the International Conference Held at the Institute for Advanced Studies in Jerusalem on 29 June – 3 July 2003*.
- NEGEV A. (1981), *The Greek Inscriptions from the Negev*, (Studium Biblicum Franciscanum. Collectio Minor, 25) Franciscan Printing Press, Jérusalem.
- NOY D. et BLOEDHORN H. (2004), *Inscriptiones Judaicae Orientis III: Syria and Cyprus*, (Texts and Studies in Ancient Judaism, 102) Mohr Siebeck, Tübingen.
- OSING J. (1992), « Vocabulaires et manuels sacerdotaux à l'époque romaine », *Aspects de la culture pharaonique. Quatre leçons au Collège de France (février-mars 1989), Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* N.S. 12, p. 37-48.
- PESTMAN P. W. et alii (1977), *Recueil de textes démotiques et bilingues*, 3 vol., E. J. Brill, Leyde.
- PICCIRILLO M. (1981), « La "cattedrale" di Madaba », *Liber Annuus* 31, p. 299-322.
- PIEJKO Fr. (1982), « A Bronze Plaque for the God of Baetocaece », *Berytus* 30, p. 97-103.
- POGNON H. (1907), *Inscriptions sémitiques de la Syrie, de la Mésopotamie et de la région de Mossoul*, Imprimerie nationale, Paris.
- QUAEGEBEUR J. (1982), « De la préhistoire de l'écriture copte », *Orientalia Lovaniensia Periodica* 13, p. 125-136.
- Id.* (1991), « Greek Transcriptions », in ATIYA A. S. (éd.), *The Coptic Encyclopedia* 8, MacMillan, New York/Toronto, p. 141-142.
- Id.* (1991), « Pre-Old Coptic », in ATIYA A. S. (éd.), *The Coptic Encyclopedia* 8, MacMillan, New York/Toronto, p. 190-191.
- RAHMANI L. Y. (1994), *A Catalogue of Jewish Ossuaries in the Collections of the State of Israel*, Israel Antiquities Authority – Israel Academy of Sciences and Humanities, Jérusalem.
- REY-COQUAIS J.-P. (1998), « Modifications de certaines lectures et traductions », *National Museum News* 7, p. 37.
- Id.* (1999), « Deir el Qalaa », *Topoi* 9, p. 607-628.
- Id.* (2002), « Noms de métiers dans les inscriptions de la Syrie antique », *CCG* 13, p. 247-264.
- Id.* (2006), « [Book Reviews] Roman Berytus. Regard sur le livre de Linda Jones Hall, *Roman Berytus. Beirut in Late Antiquity* », *AHL* 23, p. 84-98.
- RONZEVILLE S. (1939), « La couronne ('NEMAPA') d'Atargatis à Délos », *MUSJ* 22, p. 107-121.
- ROSENTHAL Fr. (1936), *Die Sprache der palmyrenischen Inschriften*, J. C. Hinrichs, Leipzig.
- ROSTOVITZEFF M. I. (éd.) (1934), *Excavations at Dura-Europos. Preliminary Report of Fifth Season of Work*, Yale University Press, New Haven.

- ROSTOVITZEF M. I. *et alii* (éds.) (1939), *Excavations at Dura-Europos. Preliminary Reports, Seventh and Eighth Seasons*, Yale University Press, New Haven.
- ROUSSEL P. (1987), *Délos colonie athénienne*, réimpression avec compléments par BRUNEAU Ph., COUILLOUD-LE DINAHET M.-Th., ÉTIENNE R., (BEFAR, 111) De Boccard, Paris.
- SCHLUMBERGER D. (1951), *La Palmyrène du Nord-Ouest*, (BAH, 49) Librairie orientaliste Paul Geuthner, Paris.
- Id.* (1970), « Le prétendu dieu Gennéas », *MUSJ* 46, p. 207-222.
- SCHWABE M. (1954), *Σχόλια, Commentationes de antiquitate classica*, The Magnes Press, Jérusalem, p. 73-85 [en hébreu].
- SCHWABE M. et LIFSHITZ B. (1967), *Beth She'arim II, The Greek Inscriptions*, Israel Exploration Society, Jérusalem [en hébreu ; version anglaise, 1973].
- SEYRIG H. (1933), « Altar Dedicated to Zeus Betylos », in BAUR P. V. C. *et alii* (éds.), *Excavations at Dura-Europos. Preliminary Report of Fourth Season of Work*, Yale University Press, New Haven, p. 68-71 (repris dans SEYRIG, *Scripta varia*, p. 469-472).
- Id.* (1933), « Nouveaux monuments palmyréniens des cultes de Bel et de Baalshamin », *Syria* 14, p. 253-282 (repris dans SEYRIG, *Antiquités syriennes* I, p. 102-132).
- Id.* (1934), *Antiquités syriennes* I, Librairie orientaliste Paul Geuthner, Paris.
- Id.* (1951), « Aradus et Baetocaecé », *Syria* 28, p. 191-206 (repris dans SEYRIG, *Antiquités syriennes* IV, p. 170-185).
- Id.* (1953), *Antiquités syriennes* IV, Paris.
- Id.* (1959), « Divinités de Sidon », *Syria* 36, p. 48-56 (repris dans SEYRIG, *Antiquités syriennes* VI, p. 22-30).
- Id.* (1960-1961), « Némésis et le temple de Maqam er-Rabb », *MUSJ* 37, p. 261-270 (repris dans SEYRIG, *Scripta varia*, p. 145-156).
- Id.* (1963), « Les fils du roi Odainat », *Annales archéologiques syriennes* 13, p. 159-172 (repris dans SEYRIG, *Scripta varia*, p. 265-278).
- Id.* (1966), *Antiquités syriennes* VI, Librairie orientaliste Paul Geuthner, Paris.
- Id.* (1985), *Scripta varia*, (BAH, 125) Librairie orientaliste Paul Geuthner, Paris.
- SOKOLOFF M. (1990), *A Dictionary of Jewish Palestinian Aramaic of the Byzantine Period*, Bar Ilan University Press, Ramat-Gan.
- SOLLBERGER E. (1962), « Graeco-Babyloniaca », *Iraq* 24, p. 63-73.
- SOURDEL D. (1952), *Les Cultes du Hauran à l'époque romaine*, (BAH, 53) Librairie orientaliste Paul Geuthner, Paris.
- SPERBER A. (1937-1938), « Hebrew Based upon Greek and Latin Transliterations », *Hebrew Union College Annual* 12-13, p. 103-274.
- STARCKY J. (1949), « Autour d'une dédicace palmyrénienne à Šadrafa et Du'anat », *Syria* 26, p. 43-85.
- Id.* (1949), « L'inscription de la stèle de Genneas », *Syria* 26, p. 248-256 (repris dans SEYRIG, *Antiquités syriennes* IV, p. 63-72).
- Id.* (1976), « Reliefs de Palmyrène dédiés à des génies », *Mélanges d'histoire ancienne et d'archéologie offerts à Paul Collart*, Bibliothèque historique vaudoise, Lausanne, p. 327-334.
- STUCKY R. A., MATHYS H.-P. et WACHTER R. (2004), « Ψειλωτής (Psilotes) A New Greek Word from the Sanctuary of Eshmun at Sidon », *AHL* 20, p. 75-82.
- SZNYCER M. (1967), *Les passages puniques en transcription latine dans le « Poenulus » de Plaute* (Études et commentaires, 65) Klincksieck, Paris.

- TAYLOR D. K. (2002), « Bilingualism and Diglossia in Late Antique Syria and Mesopotamia », in ADAMS J. N., JANSE M. et SWAIN S. (éds.), *Bilingualism in Ancient Society. Language Contact and the Written Text*, Oxford University Press, Oxford, p. 298-331.
- TEIXIDOR J. (1970), « Bulletin d'épigraphie sémitique », *Syria* 47, p. 357-389 (repris dans TEIXIDOR, *Bulletin d'épigraphie sémitique*, p. 115-147).
- Id.* (1974), « Bulletin d'épigraphie sémitique », *Syria* 51, p. 299-340 (repris dans TEIXIDOR, *Bulletin d'épigraphie sémitique*, p. 271-312).
- Id.* (1986), *Bulletin d'épigraphie sémitique*, (BAH, 127) Librairie orientaliste Paul Geuthner, Paris.
- TORREY C. C. (1948), « The Exiled God of Sarepta », *Berytus* 9, p. 45-50.
- USTINOVA Y. et FIGUERAS P. (1996), « A New Greek Inscription from Be'er Sheva », *Atiqot* 28, p. 167-170.
- VATTIONI FR. (1976), « Glosse puniche », *Augustinianum* 16, p. 505-555.
- WACHTER R. (2005), « Die griechischen Inschriften », in STUCKY R. A. (éd.), *Das Eschmun-Heiligtum von Sidon. Architektur und Inschriften*, (Antike Kunst, Beiheft 19) Vereinigung der Freunde antiker Kunst, Bâle, p. 319-331.
- WÄELKENS M. (1986), *Die kleinasiatischen Türsteine*, Deutsches Archäologisches Institut, Mayence.
- WAGNER G. (1998), « Le concept de "Hsy" à la lumière des inscriptions grecques », in CLARYSSE W. et alii (éds.), *Egyptian Religion. The Last Thousand Years: Studies Dedicated to the Memory of Jan Quaegebeur II*, (Orientalia Lovaniensia Analecta, 84) Peeters, Louvain, p. 1073-1078.
- WAGNER J. (1976), *Seleukeia-am-Euphrat/Zeugma*, (TAVO B 10) Harrassowitz, Wiesbaden.
- WASSERSTEIN D. J. (2003), « Why did Arabic Succeed where Greek Failed? Language Change in the Near East after Muhammad », *Scripta Classica Israelica* 22, p. 257-272.
- WELLES C. B. (1938), « The Inscriptions », in KRAELING C. H. (éd.), *Gerasa, City of the Decapolis*, American Schools of Oriental Research, New Haven, p. 353-494.
- WELLES C. B. et alii (1959), *Excavations at Dura-Europos, Final Reports V, 1: The Parchments and Papyri*, Yale University Press, New Haven.
- WILL E. (1973), « De quelques énigmes archéologiques et philologiques dans les inscriptions déliennes », in *Études déliennes*, (BCH, Suppl. I), p. 589-600 (repris dans WILL, *De l'Euphrate au Rhin*, p. 419-432).
- Id.* (1995), *De l'Euphrate au Rhin. Aspects de l'hellénisation et de la romanisation du Proche-Orient*, (BAH, 135) Librairie orientaliste Paul Geuthner, Paris.
- YON J.-B. avec la collab. d'APICELLA C. (2005), « Inscriptions de Sidon conservées à Byblos », *BAAL* 9, p. 291-299.
- YON J.-B. (à paraître), « Bilinguisme et trilinguisme à Palmyre », in BIVILLE FR., DECOURT J.-Cl. et ROUGEMONT G. (éds.), *Bilinguisme gréco-latin et épigraphie* (Actes du colloque de Lyon, mai 2004).
- ZINTZEN C. (éd.) (1967), *Damascii Vitae Isidori reliquiae*, G. Olms, Hildesheim.

Index des mots traités

Les mots sont pour la plupart en araméen ; *en italique* : autre langue [(ar.) arabe ; (égy.) égyptien ; (héb.) hébreu ; (ir.) iranien ; (lat.) latin ; (phén.) phénicien]. L'astérisque (*) signale que le mot ou son origine sont incertains (en particulier les mots tirés de la tablette 'araméenne') ; la croix (†) que la lecture est à corriger. On trouvera les (rares) mots latins à la suite des mots grecs correspondants (donc dans l'ordre de l'alphabet grec).

*ααρ χεν : ensuite	415	Γεννεας : Génie (nom propre)	400-401
αβ : nom de mois	411	γοβνιν : fromage (pluriel)	414
ἄββᾶς (ar.) : père	404	†γολβ : lire (οὐγκίαι) λβ	410
αγγαθαλβαειθ (ar.) : nom de mois	411	γορνη : bassin, sarcophage	386
*αδαία : contrat, serment ?	415	γουββα ou γουβᾶς : citerne, puits (en latin, gubba)	387-388
*α[δ]ρανα : <i>andrôn</i> ou nom divin ?	390	γυβ : bâtiment (ou cratère ?)	388-390
Ἄδωναι (héb.) : Seigneur	383	δα : préposition/relatif	405
αειχλας : temple	398	δααβ : en or	414
ἄζανά, ἄζζανά (héb.) : fonction sacerdotale	406, 414	δανα ou δαννα : jarre à vin, unité de mesure	394
αθα : viens !	382	*εδια : ?	415
αίσυ : voir ἐσι	418	ειγαν : réservoir (?)	390-391
*ἄκτῆ (langue ?) : bâtiment de réunion d'une corporation	409	ἐλάχ (héb.) : à toi, vers toi	383
αλεαμ (ar.) : nom de mois	411	Ελωι : Mon Dieu	382
*αμσαισεμ ¹ ια : ?	415	εμμη : mère	402-404
Ἀμήν. σελά (héb.) : (exclamation)	406	ἐσι, ἐσιῆς (égy.) : glorifié	418
αμιραλμυνιμ (ar.) : Commandeur des croyants	404	εφφαθα : Ouvre-toi !	383
αμμανα : bâtiment	397-398	*εωνθας (voir aussi ουνθα) : service ou équipe sacerdotale	396-397
*ἄμμῆ : voir μάμμη	403	*ηλειμ (phén.) : ?	416
*αμμοδ, αμμουδ : colonne	415	ἦσι : voir ἐσι	418
*ανα : ce (dém.)	415	θαρθην : deux	414
*αὐδονίς (phén.) : salut	384	*ιααβνα : nous avons donné	415
βα : dans, avec	414	†ιαθμεις : lire βαθμεῖσι	386
†βαθαλ : lire Βαθαλα (nom propre)	412-413	ιεββητά (héb.) : prête l'oreille !	383
*βαίτυλος : bétyle	399	*ιμ : avec	399
*βαναι : fils (pl.)	415	†ις (phén.) : ? (le terme est seulement restitué)	416
βαρ : fils	404-405, 415	ισμαήλ (héb.) : écoute	383
βαρτε : fille	405, 413-414	ισταρτηγα (grec aramaisé) : stratège	405
*βασκαύλης, βασκαύλιον : bassin (origine discutée)	395	*ιωμ : jours	415
βερεδουχραναν : que notre mémoire soit bénie !	413	κάβος : nom de mesure	385, 395
βιρτα : forteresse	383	*καμηλιλ : pour καμήλιον « petit chameau »	412
γαβαθόν : bol	388	†καρζαλα (héb.) : sans doute nom propre	407
γανναθ : jardin	385	καριθι (héb.) : j'ai crié	383

*κατανα (héb.) : petit	407	σειμος : nom	399
κατωλα (héb. ?) : bûcheron (ou nom propre)	410	*σεννοτου : année	411-412
κονετοι : nom de métier ?	410-411	σιμα (lat.) : nom	399
κορβανας : offrande, sacrifice	383	σιουαν : nom de mois	411
κόρος : nom de mesure	385, 395	*σομμακο : banquet	393
κουμ : lève-toi !	382	σουβατ : nom de mois	411
κώλ (héb.) : voix (avec l'article άκώλ)	383	*συμβαίτυλος : voir βαίτυλος	399
*λαι, λε, λεκ : à (prép.) + affixe	415	σωφηρ (héb.) : scribe (avec l'article ασωφηρ ; également comme nom propre en araméen Σωφερα ou Σαφαρα)	407-408
λεμα : rouiquoi ?	382	ταλιθα : fillette	382
μαδβαχος : autel	399	Τεήθ (héb.) : nom de mois	411
μαλχα : roi	399, 414	τοκαμηλιλ : voir καμηλιλ	412
μάμηη : nourrice	403-404	τουρβαραχος : Montagne bénie	399
μαρά (héb.) : douleur	383	*υα : et (conj.)	415
μαρ, μαρα : maître, seigneur (Μαραν, Μαρην : notre Seigneur)	382, 402, 407	χωήν (héb.) : prêtre	407
μασκαύλη (héb.) : bassin	395	*ψειλωτων : tailleurs de pierre ou plutôt barbiers	408-409
*μεν : de, depuis (prép.)	415		
ναάμις (héb.) : bonheur	383		
ναρου ου νοαρου : variété de dattes	385		
ναμα (ir.) : exclamation	397		
*ναμαρα : ?	391-392		
νισαν : nom de mois	414		
*νουφαρες : se séparer ?	415		
όμμάνα (ar.) : notre mère	404		
*οοσυν : ?	415		
ου(α)ννων : nom de métier ?	410		
ουνθα : voir εωνθας	396-397		
†ουρουν (héb.) : cécité	407		
Πασχα : passage (Pâque)	383		
*περιμασχάλον : coin (mot grec ?)	395		
ραβ, ραββι, ραβι, ριβ (héb.) : maître, mon maître. Également Ραββουνι ([mon] grand maître)	383, 406, 414		
ρακα : crachat	383		
σαβαχθανι : tu m'as abandonné	382		
σαβιθά ου σαφιθά : nom de mesure	385		
σαλαμ : salut	384		
σαλομ, σαλω (héb.) : salut	406-407		
σαμασθα : diaconesse	414		
σάτον : nom de mesure	385		
*σαυεινα : ?	415		
*σεδμαι : nœud, chaîne ?	415		

